

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Avril 1859.

No. 7.

SOMMAIRE :—Lettre du Rév. Messire N. Barrette à Messieurs les Editeurs de l'*Echo*—Plaidoyer sur la prééminence des quatre arts libéraux, Eloquence, Poésie, Musique, Peinture ; Discours sur les deux derniers sujets, par Messieurs G. F. d'Eschambault et S. Rivard.—Lettres à ma nièce, (Suite et fin.)

Les souscripteurs de l'*Echo* sont priés de faire parvenir le prix de leur abonnement à M. J. Louis Thibeaudeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay Frères.

Nous nous empressons de publier la lettre suivante qui vient de nous être adressée par le Révérend Messire N. Barrette, Préfet des Etudes au Collège de l'Assomption, au sujet de l'*Echo*.

Ce travail important peut être considéré comme une exposition ample et détaillée de ce qu'est et de ce que doit être notre *Revue*. On ne saurait mieux analyser son esprit, son objet, sa manière et sa destination. L'Auteur accompagne cela de beaucoup d'éloges, que nous nous croyons bien loin de mériter. Au reste, c'est moins à nous mêmes que s'adressent ces éloges, qu'aux auteurs des différents travaux dont se compose notre Recueil.

L'Assomption, 18 mars 1859.

Messieurs les Editeurs de l'*Echo*,

Il est beau, quand une société est affamée de jouissances matérielles, qu'elle est emportée par le torrent des opinions les plus étranges, et travaillée par tant de besoins et d'intérêts divers, qui sont presque l'unique préoccupation des acteurs de notre théâtre social ; il est beau, disons-nous, de voir s'élever au-dessus de ce milieu, disputé par une foule d'ambitions vulgaires, de ces âmes fortes et d'une trempe supérieure qui, l'œil fixe sur le flambeau de la foi, ne se laissent guider en toutes choses que par le sentiment du devoir. Aussi, le spectacle de tant de grandeur d'âme et d'un dévouement si rare vient-il réveiller l'attention du peuple, oh ! alors nous admirons avec lui et nous répétons ce mot échappé à son enthousiasme : " La Patrie compte un homme de plus."

Or, si cela est beau pour de vieux citoyens, cela est admirable dans un jeune homme. Aussi, applaudissons-nous de tout notre cœur quand nous voyons de jeunes compatriotes lutter de toutes leurs forces contre les menées de l'erreur et du mensonge pour la défense de nos institutions sociales. Nous invitons tous les amis du bien à se réjouir avec nous, à la vue de tant de courage et de vertu, et à prier le ciel de bénir lui-même les œuvres qui en sont le fruit.

Eh bien ! Messieurs, nous sommes heureux de vous dire, qu'en priant le Dieu des combats d'accorder sa protection à ceux de nos jeunes compatriotes, qui n'hésitent point à vouer tout ce qu'ils ont de patriotisme au cœur et de foi dans l'âme, à la Religion

et à la Patrie, nous appelons en même temps, et comme Canadien et comme Catholique, les bénédictions célestes sur une Institution Littéraire, destinée à prémunir la jeunesse de Montréal, contre les dangers qu'elle pourrait courir pour sa foi et pour ses mœurs.

Ce premier germe d'une œuvre si féconde en bons résultats n'a pas tardé, nourri qu'il était par la sève abondante du sentiment religieux et patriotique, dont il était le fruit, à prendre des proportions imposantes. On sait comme il a déjà combattu d'une manière efficace, bien que douce et calme, les artifices sans nombre de l'Esprit de vertige, qui cherche à souiller votre cité de son souffle empoisonné. Enfin, comme il est dans la nature des *bonnes choses*, de posséder à un degré éminent le principe de fécondité, dont elles ont besoin, pour se développer et faire le bien dans la mesure complète de leur sphère d'activité, voilà que naguère encore, ce germe puissant, si glorieusement connu sous le nom de *Cabinet de Lecture*, a donné naissance à l'*Echo*, noble rejeton qu'il nourrit de sa sève et rattache à son existence.

Certes, c'est avec la plus franche cordialité, que nous venons, à notre tour, souhaiter la bienvenue à ce digne organe d'une Institution que nous avons toujours aimée. Nous le saluons comme une nouvelle étoile qui se lève toute rayonnante et par un ciel pur sur notre monde moral.

Ce nouveau champion de nos principes religieux vient avec les autres publications, animées du même esprit, mettre la main à l'œuvre de notre régénération sociale. Il vient, lui aussi, offrir ses services à la Religion et à la Patrie, et, grâce à Dieu, tout nous fait augurer qu'il les servira fidèlement et avec succès. Aussi, a-t-il été l'objet du plus chaleureux accueil de la part d'hommes dont le jugement ne saurait être suspect en pareille matière.

Etrangère aux luttes de parti, laissant à d'autres la tâche ardue et parfois trop ingrate de diriger l'opinion publique en la dominant, et heureuse d'assister comme simple spectatrice aux débats engagés sur le terrain brûlant de la politique ; cette délicieuse publication, humblement cachée sous la devise de l'*Echo*, dont elle se couvre comme d'un voile à sa modestie, ne peut soulever aucun préjugé, ne doit inspirer de défiance à personne. Toutes les classes de la société, quelle que soit l'origine et à quel que drapeau politique qu'on appartienne, le citoyen le plus haut placé dans l'échelle sociale, la jeunesse de nos collèges, l'enfant de la plus modeste école ; tous pourront trouver dans cet excellent Recueil des leçons de littérature, de philosophie et de morale capables de leur apprendre quelque chose et de les édifier.

Nous avons échappé le mot de Morale ! En effet, on a voulu et peut-être avant tout, faire de l'*Echo* un livre de morale. Son but, comme celui de toutes les

œuvres écloses au souffle de la foi dans le champ de la religion, est de rendre le peuple meilleur.

L'école impie et révolutionnaire ne manque point d'organes, pour inoculer ses germes de mort dans les âmes faibles et imprévoyantes ; il faut, de son côté, que la vérité ait les siens et qu'ils soient nombreux. L'*Echo* du Cabinet de Lecture sera donc du nombre de ces œuvres, dont la Providence se sert quelquefois pour inspirer le goût d'une saine littérature, et porter le coup de grâce à cet amas de sales productions, où le génie du mal présente à la jeunesse un aliment qui tue les âmes et abaisse les intelligences.

Outre que le côté moral de votre *Feuille*, messieurs, fait toujours le plus grand honneur à vos sentiments de chrétiens, vous avez droit à la reconnaissance de la classe lettrée, pour la religieuse attention avec laquelle vous recueillez des écrits, dont la plupart ont été applaudis, comme des chefs-d'œuvre par les intelligences les plus éclairées de Montréal. En répétant aux échos de la Patrie, les premiers travaux littéraires de notre jeune et brillante société, l'*Echo du Cabinet de Lecture* a commencé d'élever, dans la république des lettres, un nouveau sanctuaire, qui sera toujours là, pour rappeler à la jeunesse d'un autre âge l'essor du génie, la chaleur du patriotisme, les sublimes aspirations d'une foi vive et ardente, dont la jeunesse de notre époque donne des preuves aussi consolantes pour le peuple qui les applaudit que glorieuse pour elle-même.

Bien que ces écrits soient marqués au coin d'un talent qui nous étonne en se révélant, il convient cependant, pour leur donner un nouveau relief, et varier d'avantage le magnifique champ littéraire dont ils sont la richesse et l'ornement, d'y mêler des fleurs d'un coloris encore plus vigoureux et des fruits empreints d'une plus parfaite maturité. Nous voulons parler ici de ces travaux littéraires, si sagement conçus et si habilement exécutés, par des hommes d'un mérite éminent qui, joignant à de fortes études, une expérience empruntée des années et de leur haute position sociale, n'ont pas dédaigné de venir à leur tour, rompre une lance dans cette joute de la science et du talent. Tout en prêtant le prestige de leur nom et de leur savoir, à la carrière qu'une jeunesse laborieuse fournit avec ardeur et intelligence, ils se sont montrés à son regard, peut-être encore inquiet et incertain, comme autant de jalons, placés sur l'âpre voie de la vérité, pour la guider dans des sentiers semés d'écueils et encore nouveaux pour elle.

Que ces leçons, pleines de sagesse, soient donc maintenant recueillies avec tout le respect qu'elles méritent, pour en faire la principale richesse du trésor littéraire dont vous voulez doter le pays ; certains que vous trouverez dans les nobles écrits de ces dignes mentors de la jeunesse, au lieu d'une *humble pierre*, les plus magnifiques colonnes du monument que vous désirez voir élever à la gloire de la Patrie, au nom de notre *Foi* et de notre *Nationalité*.

Nul doute, Messieurs, qu'une *collection* d'écrits, aussi fortement empreints du caractère et des sentiments de notre bon peuple, n'ait un attrait bien particulier pour tous ceux qui n'ont pas encore oublié leur nom de Canadiens-Français. Nous serions bien surpris, en vérité, si tel compatriote, qui ferait vanité de favoriser tout ce qui se fait pour Dieu et pour le pays, n'avait pas encore passé l'un des plus beaux quarts-d'heure de sa vie, à goûter tout ce qu'ont de suave et d'attrayant pour nous, ces délicieuses productions, écloses comme d'elles-mêmes, sous l'influence pleine de poésie et d'inspirations du ciel de la patrie.

Qu'on ouvre seulement les belles pages de l'*Echo*, et on verra combien l'on se trouve à l'aise en admirant quelle foi s'y reflète partout, comme dans le miroir le plus fidèle de l'âme candide et pure de leurs auteurs.

Que la modestie veuille bien nous pardonner ce trait d'indiscrette franchise. Il est des choses que la vertu aime à tenir cachées dans le secret de la conscience, mais qu'il est quelquefois permis à la vérité de mettre en lumières, pour l'édification de tous. "L'âme candide et pure de leurs auteurs!" Eh! leurs écrits ne sont-ils pas là pour l'attester d'eux tous, bien plus éloquemment que les plus belles paroles? L'élite de la jeunesse dont votre ville est si fière, n'a-t-elle pas pour elle les précieuses qualités de l'esprit et du cœur, qui caractérisent toujours les âmes en paix avec elles-mêmes et bien avec Dieu? Oui certainement! et, nous le dirons à sa louange, voilà tout le secret de son patriotisme. C'est surtout à cause de cela qu'on doit y faire attention.

Et si, malheureusement, un motif aussi chrétien nous manquait, pour nous réjouir des succès d'une jeunesse, qui prélude d'une manière si brillante au glorieux rôle qui lui semble réservé, nous en aurions bien d'autres pour nous y déterminer, et engager tous nos compatriotes à faire comme nous. Certains membres en effet de la jeune société, qui fait aujourd'hui l'admiration d'une ville éclairée comme Montréal, n'ont-ils pas vu le jour avec leurs premières années au sein de nos campagnes? Qui ne reconnaîtrait dans leurs écrits un parent, un ami, un protégé peut-être, un enfant de l'enfance? Et puis, n'y eût-il que le sentiment de l'orgueil national, qui a toujours tant de force sur les âmes élevées; n'y eût-il enfin que le plaisir de seconder le premier essor de jeunes intelligences, que l'on verra peut-être dans un avenir assez prochain présider aux destinées de la patrie; ces motifs ne seraient-ils pas à eux seuls, plus que suffisants, pour suivre d'un œil attentif cette jeunesse si pleine d'avenir au début de sa carrière, pour savoir quels hommes elle nous donnera plus tard? Car il faudrait être bien aveugle, pour ne pas apercevoir dans les premières démarches d'un jeune homme, l'éclat naissant de l'aurore d'une vie calme et sereine, ou les sinistres présages des mauvais jours qu'il se prépare à traverser.

Eh bien! c'est dans le Cabinet de Lecture Paroissial, ainsi que dans les autres institutions guidées par le même esprit, que la jeunesse la plus distinguée de Montréal, vient offrir à Dieu et à son pays les prémices de ses travaux intellectuels, comme un parfum d'agréable odeur. Le ciel sans doute, ne manquera pas d'agréer ces premiers fruits de ses veilles, comme un premier acompte sur ce qu'elle doit à sa Religion et à sa Patrie.

(A continuer.)

#### PLAIDOYER

SUR LA PRÉÉMINENCE DES QUATRE ARTS LIBÉRAUX, l'Eloquence, la Poésie, la Musique et la Peinture.

Tel est le sujet qu'avait à traiter les Messieurs du CERCLE LITTÉRAIRE dans la séance du 15 Février dernier.

LES QUATRE ORATEURS ÉTAIENT :

M. Geo. Desbarats, pour l'Eloquence,

M. E. L. de Bellefeuille, pour la Poésie,

M. G. F. D'Eschambault, pour la Musique,

M. S. Rivard, pour la Peinture.

Le travail des deux premiers Orateurs a paru dans notre dernier numéro ; nous publions aujourd'hui les deux discours qui ont complété ce débat.

**Discours de M. G. F. D'Eschambault sur la  
Musique.**

MESDAMES ET MESSIEURS,

Si avant de monter dans cette tribune, j'avais considéré seulement, d'une part, le brillant auditoire devant lequel j'allais me présenter, et de l'autre, ma jeunesse et mon inexpérience, je n'aurais pas hésité un instant sur le seul parti qu'il me convenait de prendre ; je serais resté confondu dans la foule, écoutant et admirant en silence les jeunes et éloquents orateurs qui m'ont déjà précédé, ou qui vont bientôt me suivre.

Mais deux considérations m'ont rendu un peu d'assurance et de courage : d'abord le vif intérêt qui s'attache naturellement à la noble cause dont on m'a confié la défense ; ensuite, la bienveillance marquée avec laquelle les premiers essais de la jeunesse sont toujours accueillis dans cette enceinte.

Je vais donc m'efforcer de répondre aux allégations de mes estimables compagnons d'armes. La Poésie, l'Eloquence, la Peinture ont en eux de dignes champions ; la Musique ne trouvera, sans doute, en moi qu'un défenseur beaucoup plus zélé qu'habile ; mais si je suis vaincu, elle n'a rien à y perdre, toute la faute devra retomber sur l'incapacité de son avocat. Si au contraire, je gagne ma cause, la victoire n'en sera que plus glorieuse pour cet art divin ; car pour triompher avec un si médiocre défenseur contre des adversaires si habiles, il faudra que la bonté de sa cause soit bien évidente, et la supériorité de ses droits, incontestable. Aussi, plein de défiance de mes propres forces, et de confiance en la justice de mes droits, je réclame pour moi, personnellement, votre indulgence et votre bienveillance ; mais, pour ma cause, je demande qu'elle soit examinée avec l'impartialité la plus rigoureuse.

Loin de moi, lors-même que je le pourrais, loin de moi, la pensée de chercher à déployer à vos yeux les ressources de l'art oratoire, les belles fictions de la Poésie ou les ravissants tableaux de la Peinture. Une éloquence *maladroite* ne pourrait que nuire à ma noble cause. Ainsi, tout dans ma parole, dans mes expressions et dans mon geste, sera simple, comme dans la Musique. Je ne veux l'emporter sur mes rivaux que par les raisons et les preuves que je viens vous soumettre. Mais avant d'entrer en matière, qu'il me soit encore permis d'exprimer ici un souhait ; c'eût été celui de pouvoir comparer les paroles de l'habile défenseur de l'Eloquence avec ses propres actes en musique. Tous ceux qui ont eu l'avantage d'admirer sa voix mâle et puissante, dans le dernier concert de charité, sont très-certainement sous l'intime conviction de la Supériorité de l'Art Musical sur celui qu'il a si bien défendu, tout-à-l'heure. Non jamais, toute son Eloquence ne pourra faire oublier l'inéffaçable impression de cette belle soirée musicale et le glorieux succès que mon honorable adversaire y obtint. Or, ce succès n'était que le triomphe anticipé de la magnifique cause que je suis appelé à défendre en ce moment, et que je ne saurai jamais défendre aussi bien, qu'il le fit en cette mémorable occasion.

Commençons par éclaircir et préciser la question dont il s'agit : Voici comment nous pouvons la formuler :

*Entre l'Eloquence, la Poésie, la Peinture et la Musique, laquelle mérite la préférence ?*

Ici se présentent deux notions préliminaires à développer :

1o. Quel est le but des Beaux-Arts en général ?

2o. Quel sens attachons-nous à ce mot : *Préférence ?*

Il est d'une importance capitale, pour la solution sage et raisonnable d'une question, d'être bien fixé sur le sens et la portée des termes dans lesquels elle est conçue ; impossible de jamais s'entendre sur le fond des choses, si préalablement, on ne commence par s'entendre sur les expressions. Quel est donc le but des Beaux-Arts ?

Toute œuvre artistique a pour fin d'exprimer et de communiquer une idée, en la présentant sous une forme lumineuse et saisissante, de manière à en faire comprendre et sentir l'ensemble, la beauté et la justesse.

Le germe de l'art est donc la pensée de l'artiste, et l'art est simplement le moyen dont celui-ci se sert pour développer ce germe.

Un homme est fortement frappé d'une idée ; il la considère sous toutes ses faces, il l'approfondit, il sent tout ce qu'elle renferme de beau, de grand, de sublime : l'enthousiasme bouillonne dans son âme ; son imagination s'enflamme de plus en plus ; enfin, il ne peut plus retenir au dedans de lui le travail mystérieux qui s'y opère ; les idées lumineuses et les sentiments brûlants qui se pressaient dans son esprit, jaillissent soudain avec l'impétuosité du torrent qui déborde.

Mettez entre les mains de cet homme un pinceau, une plume, un archet flexible ; donnez-lui un auditoire auquel il pourra communiquer le feu sacré qui le consume ; voyez comme les couleurs se mêlent aux couleurs ; entendez cette harmonie gracieuse, terrible ou touchante, qui fait passer dans l'âme la joie, la frayeur ou la compassion ! Quelle puissance surhumaine ! Pourquoi cette foule immense reste-t-elle immobile et muette devant lui ? Pourquoi cette ardeur qui se peint sur tous les visages ? d'où vient que tout-à-coup un mouvement extraordinaire s'est produit au milieu de l'auditoire électrisé ? Par quelle force incroyable cet homme peut-il s'imposer avec un empire si absolu, à d'autres hommes comme lui ? Comment peut-il ainsi leur faire aimer ce qu'il aime, leur faire haïr ce qu'il haït ? Et quelle flamme invisible, débordant d'une seule âme, d'un seul cœur, peut-elle éclairer et embrâser à la fois des milliers d'âmes et de cœurs ?

Ah ! c'est que cet homme n'est pas un homme ordinaire ; il a en lui, ce que les anciens appelaient le *Mens paulo divinius*. En l'entendant on pense involontairement au *Nil mortale sonans*..... de Virgile. Enfin, c'est un artiste.

L'art n'est donc pas un but, un objet, une fin. Il n'est que le moyen dont l'Artiste se sert pour manifester et communiquer les pensées dont son âme est remplie.

Or quelle doit être cette pensée, sinon une pensée qui réunit le double avantage d'être le principe d'une utilité réelle et de jouissances morales ?

*Omne tulit punctum, a dit Horace, qui miscuit utile dulci.* Tel est le but unique des Beaux-Arts en général.

Maintenant, pour en venir à la seconde question préliminaire que nous avons posée ; comme chacun des Beaux-Arts, constitue un moyen spécial d'utilité

et de jouissances morales, pour l'individu et pour la société, il s'ensuit que parmi les Beaux-Arts celui qui remplira ce but commun et essentiel, avec plus d'efficacité, devra être considéré comme *supérieur* et *préférable* à tous les autres. Or, je ne crains pas d'avancer que la Musique est celui des Beaux-Arts qui assure à la société et à l'individu une plus grande somme d'utilité et de jouissances morales; et qu'aucun autre art ne saurait plus facilement et plus énergiquement exprimer, favoriser, multiplier et surtout communiquer, et pour ainsi dire, inoculer dans les âmes, la pensée et le sentiment de l'artiste.

Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur la Musique, telle qu'elle fut connue dans les siècles de l'antiquité; et demandons aux grands hommes de ce temps quelle estime ils en faisaient.

L'histoire nous apprend que, dans les temps les plus reculés, la Musique fut l'objet d'une étude sérieuse; de la part des hommes les plus distingués dans la Société, par leurs talents, leur indépendance ou leur fortune, et même, de la part des plus illustres philosophes. Pithagore disait que tout dans la nature était *Musique*. L'histoire rapporte que cet homme de génie découvrit les rapports numériques des sons de la *gamme diatonique*, ainsi que le rythme musical, en entendant plusieurs forgerons dont les marteaux frappant en cadence, rendaient l'*octave*, la *quarte* et la *quinte*. Etant entré dans l'atelier de ces forgerons, il fit peser leurs marteaux. De retour chez lui, il appliqua aux cordes tendues par des poids, l'expérience qu'il avait faite, et il forma la *gamme du genre diatonique*, d'où il déduisit ensuite celles des genres *chromatiques* et *enharmoniques*.

Platon voyait, dans l'art de la Musique, la forme du beau idéal, et lui donnait le nom de *Loi*. O Grecs, ajoutait ce philosophe admirable, *prenez garde à votre Musique; si vous la changez, c'en est fait de vos mœurs*. Confucius et les auteurs Chinois les plus graves, ne craignaient point d'attribuer les révolutions et les changements qui s'étaient opérés dans leurs patrie, aux révolutions qu'y avait subies la Musique. Ainsi, ces graves penseurs regardaient cet art enchanteur comme la base et le soutien de leurs institutions politiques et même de leur morale.

Écoutez un poète ancien dire son admiration, son enthousiasme pour l'art musical :

Profanes, fuyez de ces lieux !  
Accourez, amateurs des beautés éthérées ;  
Cé n'est qu'aux âmes épurées,  
Que se doit adresser le langage des Dieux.

De sorte que, d'après lui, si la Poésie est le langage des hommes, la Musique est le langage des Dieux.

Eh ! Messieurs, si dans une antiquité si reculée, l'on avait une telle estime pour la Musique, de quel respect ne devons nous pas l'entourer aujourd'hui, où elle s'est élevée à un si haut degré de perfection et de beauté ? Oui, du temps où l'antiquité appelait la Musique le langage des Dieux, cet art était encore au berceau. Qu'était en effet l'art Musical, avant que l'on eût inventé les rythmes, que l'on eût employé les différentes mesures, simples et composées; surtout, avant que nos génies modernes eussent trouvé le secret de classifier les différentes notes de passage, ces véritables consonnes du mot mélodique, dont les notes réelles sont les voyelles propres et véritables ? Dites-moi, que pouvait être l'art musical alors que la césure mélodique n'avait pas encore su, comme aujourd'hui, donner à la phrase

musicale une ponctuation tout aussi exacte que celle du discours parlé ? D'ailleurs, quel fini, quelle perfection, quelle puissance nouvelle, n'a pas apporté dans la Musique moderne le progrès de notre instrumentation, dont les éléments étaient encore dans un tel état d'imperfection chez les anciens ! Je vous laisse donc, Messieurs, à conclure quelle doit être aujourd'hui la force et l'énergie de ses effets, et par conséquent sa *prééminence sur tous les autres arts*.

Mais, dira-t-on, l'art musical n'est pas le seul qui se soit perfectionné; la Peinture, l'Eloquence et la Poésie, ont aussi, de leur côté, pris de la grâce et de la force; se sont polies d'avantage et sont parvenues à un état de perfection et de développement analogue.

A cette objection je répondrai; est-il bien vrai que la Poésie, l'Eloquence, la Peinture aient toujours été dans la voie d'un perfectionnement indéfini ? Que le champion de l'Eloquence, l'avocat de la Poésie, l'admirateur de la Peinture nous montrent dans les temps modernes et parmi nos contemporains, un Démosthènes ou un Cicéron, un Homère ou un Virgile, un Apelles ou un Zeuxis ? Oui, l'Eloquence, la Poésie et la Peinture ont eu leur apogée, longtemps avant nous; mais il en est bien autrement de la Musique; et jamais cet art ne fut plus parfait et plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui; — Eh ! qui pourrait trouver dans l'antiquité un *Haydn*, un *Mozart*, un *Beethoven*, un *Rossini*, un *Auber* ? Conséquemment la Musique est *supérieure* à l'Eloquence, à la Poésie et à la Peinture, non seulement, de tout ce dont elle les surpassait alors; mais encore, de tout ce que ces différents Arts ont perdu, et de tout ce qu'elle a gagné et acquis depuis cette époque.

Après avoir considéré l'estime que les anciens faisaient de la Musique, jugeons par nous-même de sa puissance et de sa *supériorité*. Pour cela; transportons nous sur le champ de bataille, dans le temple sacré, au sein de la famille. Là, étudions le rôle admirable que la Musique remplit pour le bonheur de la société et des individus.

Voici que la Patrie vient de faire entendre un cri d'alarme; les ennemis de sa gloire et de ses libertés ont résolu de la courber sous un joug de fer. Bientôt vont s'écraser tant de nobles institutions, qui s'élevaient élevées dans son sein. La Langue, la Nationalité, la Religion, ce triple dépôt que les ayeux avaient défendu avec tant de courage, vont être proscrites par un vainqueur insolent. A la vue de l'orage affreux qui s'amasse sur leurs têtes, le premier sentiment qui saisit l'âme des citoyens, c'est la crainte, peut-être même le découragement; partout, on n'entend que des cris lamentables, on ne voit que des visages tristes et abattus; l'ennemi n'a qu'à se présenter pour remporter une facile et complète victoire. Mais, voyez comme une ardeur soudaine a fait briller tous les regards; comme les courages abattus se sont tout-à-coup ranimés; comme l'amour de la patrie s'est réveillé dans toute son énergie, et comme le peuple en armes, s'est levé comme un seul homme ! Mais, silence ! quels accents terribles ont frappé nos oreilles, quelle harmonie vigoureuse et énergique fait retentir tous les échos dalentour !

Entendez-vous la trompette guerrière qui, de ses notes vibrantes, sonne la charge, donne le signal du combat et invite les citoyens à la défense de l'honneur et de la liberté ?.....

Et aux sons des instruments guerriers, les phalanges se sont formées; la Patrie a vu accourir des milliers de défenseurs. Entraînés par les accords d'une *Musique Nationale et Patriotique*, ils marchent, ils

courent, ils volent au combat; sentant alors leurs forces se doubler, ils ne redoutent plus ni les armes meurtrières, ni la tactique, ni la discipline, ni le nombre de ceux qui leur veulent du mal; ils enfoncent, ils culbutent, ils écrasent les bataillons impénétrables de l'ennemi, et prouvent à la face du monde entier combien la Musique est puissante pour ranimer le courage et l'énergie martiale et rendre invincibles les défenseurs de la Patrie.

Ne croyez pas, Messieurs, que ce tableau soit une exagération, une figure de Rhétorique. J'en appelle à vos propres impressions et à vos souvenirs historiques. Qui ne connaît l'influence que la Marseillaise exerçait sur le cœur des soldats français à la fin du siècle dernier.

“ Au moment de l'action, dit le général Foy, le chef élevait son chapeau sur son épée et entonnait la Marseillaise; à l'instant nos soldats se précipitaient dans les rangs ennemis avec un entraînement auquel rien ne résistait, et nos fantassins de cinq pieds ramenaient par centaines les géants du Nord.”

Les anciens n'employaient pas moins la Musique, tant vocale qu'instrumentale, pour se préparer au combat. Périclès avait introduit le chant dans les exercices guerriers du peuple Athénien. C'était au son des flûtes et en exécutant l'hymne de *Castor* et les odes de *Tyrthée* que les Lacédémoniens marchaient à l'ennemi.

Ces fiers Romains qui méprisaient, dit-on, la Musique, savaient bien cependant en tirer avantage pour enflammer l'ardeur martiale dans le cœur des soldats; et Quintilien attribue en partie, l'invincible qui leur valut une gloire immortelle, à l'effet que produisait sur les légions, le son guerrier des cors et des trompettes.

C'est en chantant les louanges de Dieu et de son Christ que la *Légion Fulminante* savait accomplir des prodiges. Plus tard, ce fut aux accents sauvages du *Chant de guerre des Francs* que Clovis conduisit ses *Sicambres* à la conquête des Gaules. Charlemagne recueillait lui-même avec soin les *chants guerriers*, et il imposait à ses soldats l'obligation de les apprendre par cœur. Il suffit ici de citer le célèbre *Chant de guerre de Rolland*.

La même influence du chant et de la Musique militaire, engagea Philippe-Auguste à faire entonner à ses troupes le chant solennel du *Te Deum* avant la bataille de Bouvines. C'est encore par la Musique que le Grand Frédéric animait ses troupes et gagnait des batailles. Napoléon lui-même, éprouva au cœur de l'Allemagne, soulevée contre lui, ce que pouvait cet art puissant pour surexciter l'enthousiasme et pour enflammer le patriotisme.

Qu'il me soit permis de rapporter ici une lettre que ce grand capitaine, écrivait de son quartier général, à Milan, le 8 thermidor, An V (22 juillet 1788).

“ J'ai reçu, Citoyens, votre lettre du 16 Messidor, avec le mémoire qui y était joint. On s'occupe dans ce moment, dans les différentes villes d'Italie, à faire copier et mettre en état, toute la Musique que vous demandez.

“ Croyez, je vous prie, que je mettrai le plus grand soin à ce que vos intentions soient remplies, et à enrichir le Conservatoire de ce qui pourrait lui manquer.

“ De tous les *Beaux-Arts*, la Musique est celui qui a le plus d'influence sur les passions, celui que le Législateur doit le plus encourager.....

“ BONAPARTE.”

Puisse cette lettre trouver écho dans tous les cœurs, et tout en m'assurant la victoire, donner naissance dans notre ville à un *Conservatoire*, je veux dire à un *Etablissement Musical*, destiné à produire les effets les plus merveilleux. La Patrie et la Religion ne pourraient qu'y trouver un nouveau moyen de gloire et de salut.

Mais revenons à notre sujet.

Vous décrirai-je, Messieurs, l'enivrement, l'exaltation, fiévreuse et électrique que produisent dans nos cœurs les marches et les fanfares de nos *bandes militaires*, et le courage qu'elles inspirent aux âmes les plus timides et les moins belliqueuses! En entendant ces accents belliqueux, le paisible citoyen se croit un instant appelé à devenir un soldat, et même un héros!

Mais non seulement la Gloire a invoqué la puissance de la Musique sur le champ de bataille, la Religion aussi ne dédaigne pas de l'appeler à réhausser ses pompes et ses cérémonies. Bien plus, “ à proprement parler, dit Rollin, la Musique n'a de véritable usage que pour la religion, à laquelle il appartient de causer à l'âme des sentiments vifs qui la transportent et l'enlèvent; qui nourrissent sa reconnaissance et son amour; qui répondent à son admiration et à son ravissement, et qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse, en applaudissant, pour ainsi dire, à sa joie et à son bonheur, comme David le fait dans tous ses divins cantiques, qu'il emploie uniquement à adorer, à louer, à rendre grâces, à chanter la grandeur de Dieu et à publier ses merveilles.”

Tous les peuples barbares et civilisés, ont bien compris la puissance et l'utilité de la musique dans les temples sacrés, et ont employé le chant et les instruments dans leurs fêtes et leurs solennités religieuses. Grecs, Romains, Egyptiens, Israélites s'accordent unanimement sur ce point, que la Musique est le langage le plus propre, le plus convenable pour parler à Dieu, le remercier des dons qu'il prodigue, célébrer ses louanges, implorer de nouveau son appui et lui faire parvenir, au moyen des accords d'une harmonie large, sublime et toute céleste, l'expression humble mais sincère de leur gratitude, de leur amour et de leur respect.

Les Payens chantaient les aventures de leurs prétendues divinités; et les rêves de leur mythologie ne nous sont parvenus que par les chants qu'ils nous ont laissés. Les Livres Saints rapportent que dès que les Hébreux furent réunis en corps de nation, ils chantèrent les louanges du Seigneur.

Nous en avons la preuve dans les Cantiques de Moïse, de Déborah, de David, de Judith et des prophètes, qui tous tendaient à célébrer les bienfaits de Dieu.

Dans le Temple de Jérusalem, les Lévites étaient au nombre de 4,000 : 288 d'entr'eux étaient destinés à apprendre aux autres à chanter et à toucher des instruments. Toute la troupe des musiciens était divisée en trois chœurs. Le premier était chargé des instruments; le second était composé de *Dessus*; le troisième chœur était composé de *Basses* qui devaient, comme chez nous, accompagner et soutenir les voix plus élevées.

Mais, c'est au Christianisme que la musique doit une consécration nouvelle et infiniment honorable. Depuis les premiers temps de l'Eglise Chrétienne jusqu'à nos jours, l'art divin par excellence, a été cultivé, encouragé, perfectionné et conservé précieusement dans nos Eglises. Les premiers chrétiens chantaient dans leurs assemblées; Plin interrogé sur leur conduite, dit: “ Ils se réunissent pour chanter des

*hymnes à Jésus-Christ comme à un Dieu.* St. Paul exhorte les fidèles à s'exalter mutuellement à la piété par le chant des cantiques et des hymnes. St. Jean Chrysostôme dit encore : *Mulieres et viri, juvenes et senes, servi et liberi, melos omnes unum emisimus*, Hommes et femmes, jeunes et vieux, libres et serfs, tous nous chantons la même mélodie.

Plus tard les Papes et les Evêques ont béni et encouragé, de toutes manières, la musique, et aucun art ne fut plus en honneur dans les monastères du moyen-âge. "Le Christianisme, dit Chateaubriand, a inventé l'Orgue; donné des soupirs à l'airain même; et sauvé la musique dans les siècles barbares; là où il a placé son trône, il s'est formé un peuple qui chante naturellement comme les oiseaux."

Eh! figurez-vous, en effet, Messieurs, une église, une chapelle sans musique, sans chants, sans orgue surtout, l'orgue ce roi de tous les instruments, véritable orchestre, aux accords tantôt graves, tantôt joyeux et vifs, tantôt tristes et mélancoliques, mais toujours d'une harmonie pleine, sonore et imposante; enfin sans les concerts célestes, que forme en s'unissant en chœur, la voix immense des peuples!..... Je vous demande que deviendrait la piété des fidèles? La grandeur et la beauté de nos cérémonies catholiques peuvent, absolument parlant, se passer de Peinture, de Poésie et d'Eloquence, mais de Musique, jamais!..... On ne peut rien imaginer de plus morne, de plus sec et de plus triste, qu'une cérémonie où l'on ne chante point, et où l'on n'entend point cet ensemble magnifique des mille voix de la multitude, qui font tressaillir les voûtes de nos magnifiques et grandes Eglises, et portent les prières d'un peuple entier jusqu'aux pieds de l'Eternel. Les anciens, nos maîtres en toutes choses, avaient bien compris cela, eux qui attribuaient à l'art musical l'épithète de *divin*; titre glorieux, sanctionné par quarante siècles, et que les sciences modernes, malgré leur progrès et leur supériorité prétendue, ne pourront jamais lui arracher pour le décerner à d'autres.

Mais, Mesdames et Messieurs, si l'art musical est capable d'exalter aux combats et de chanter la victoire; si le rôle qu'il remplit dans le Temple, est un rôle utile et nécessaire, il n'est pas difficile de faire sentir son admirable influence au sein de la famille. Ce serait un travail superflu de vous rappeler dans une longue description, ce que la Musique vous a fait passer d'heures enivrantes, de veillées aimables et joyeuses, de moments délicieux; ce qu'elle vous a procuré de jouissances pures et sereines, de plaisirs véritables et sans mélange, ce qu'elle vous a épargné d'ennuis et de dégoûts.

Entrons plutôt un instant dans un de ces salons élégants comme il y en a tant à Montréal. Voyez cette jeune fille, gracieusement assise devant un piano dont les doigts rapides font jaillir, comme des étincelles, les notes brillantes et harmonieuses; sa plus jeune sœur, debout à côté d'elle, unit sa douce voix à la sienne, pour interpréter avec un tact charmant, un *duo* délicieux de l'un de nos compositeurs modernes; tandis que leur frère aîné les accompagne, en tirant de son violon magique les sons les plus suaves et les plus mélodieux.

Comme le cœur se dilate de joie à la vue de cette aimable scène de famille! Quelle douce consolation pour un père, pour une mère, de voir que leurs enfants sont heureux au foyer paternel, dans la compagnie de leurs parents, et qu'ils sont à l'abri des dangers et des compagnies funestes: oh! tout cela

ne peut ni s'exprimer, ni se prouver; cela se sent d'une manière délicieuse et indicible.

En effet, la Musique est le mobile le plus puissant des réunions honnêtes; elle est comme le noyau de ces aimables cercles d'amis et de parents, qui nous aident à passer agréablement les longues veillées de nos hivers Canadiens. C'est elle encore qui, après les fatigues de la journée, fournit à l'homme de profession, de nobles et utiles délassements, de pures et suaves distractions; c'est elle qui fait oublier à l'artisan les misères présentes, et les soucis de l'avenir; c'est elle enfin, qui est la source et le symbole de la gaieté et de la franchise, ces vertus si éminemment Françaises et partant si Canadiennes. Rien dans le monde ne pourrait procurer les délices et les jouissances qu'elle fournit. C'est ce qu'avait bien compris le grand Fabuliste, lorsqu'en parlant du bon *savetier*, qui

Chantait du matin jusqu'au soir,  
Qui faisait des passages  
Plus content qu'aucun des sept Sages,

il lui met dans la bouche, après sa mésaventure ces paroles, à mon avis pleines de sens et de justesse:

Rendez-moi... mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus.

Aussi, que la Musique disparaisse du milieu de nous, que le goût s'en perde chez notre peuple, et bientôt les réunions de famille auront cessé; les cercles se seront débandés, laissant un champ vaste au *caquetage*, à la *médiosance*, oui, Mesdames, et à mille autres défauts encore pires.

La Musique est donc la gardienne et la sauvegarde de la moralité, de la concorde et des bonnes manières dans le salon et dans la famille.

Mais ne pourrait-on pas lui substituer quelqu'un des arts, dont mes éloquentes adversaires se sont déclarés les champions? Essayons, si vous le désirez.

Sera-ce à la Poésie, sera-ce à l'Eloquence, sera-ce à la Peinture que nous attribuerons cet honneur? Imaginez une réunion de famille où tous s'efforceraient à élaborer des discours plus ou moins éloquents, à composer des figures de Rhétorique plus ou moins gracieuses: représentons-nous un cercle ou chaque individu se fatiguerait la tête à courir après un hémistiche, une césure, une rime malheureuse, et voudrait à tout prix versifier en dépit de Minerve et du bon sens. Figurez-vous un salon, où *pincesaux*, *palette*, *couleurs* giseraient pêle-mêle sur les tables, noyés dans un gâchis et dans un bariolage à faire peur. Quels magnifiques mouvements d'éloquence dont les Messieurs, sans doute, se réserveraient impitoyablement le monopole! Quels soins et quelles inquiétudes seraient le partage de ces pauvres rimeurs, de ces Poètes improvisés! et surtout quelles taches malencontreuses dépareraient les élégantes toilettes et les doigts mignons de ces gracieuses auditrices!

Non, certainement, si la Musique devait un jour perdre l'aimable et doux empire qu'elle exerce dans le salon et la famille, au moins ce ne serait ni l'Eloquence, ni la Peinture, ni la Poésie, qui pourraient prétendre à recueillir son héritage.

Il est encore un autre point de vue, sous lequel je désire, Mesdames et Messieurs, vous faire toucher au doigt la puissance merveilleuse de la Musique, et sa supériorité sur les autres arts.

Quand un cœur a été frappé dans ses affections les plus intimes; quand le malheur est venu briser une existence, et plonger une âme dans la mélancolie et le désespoir, alors la Musique se présente comme un

baume enchanteur. Après que les autres arts ont épuisé toute leur énergie et tous leurs charmes, elle trouve dans ses trésors d'harmonie, des sons et des accords capables de soulager les cœurs les plus souffrants, de mettre un baume sur ses plaies. Elle adoucit les humeurs les plus atrabilaires : c'est ainsi que le jeune David savait apaiser les fureurs de Saül, par la douceur de sa voix et les sons mélodieux de sa harpe.

“ On ne saurait croire, dit le docteur Rocques, combien la Musique est capable de modifier les affections dont la cause paraît résider spécialement dans l'appareil nerveux. Elle soulage surtout cette espèce d'hypocondrie provoquée par les travaux excessifs de l'esprit et par les grandes agitations morales.”

“ La Musique, dit un autre Médecin, soulage nos douleurs et calme nos passions.” Les anciens connaissaient bien toute sa puissance sous ce rapport. Ils l'employaient fréquemment dans le traitement des affections nerveuses, et surtout contre les maladies produites et entretenues par quelque cause morale, aussi l'avaient-ils surnommé *le charme des Malades, incantatio morborum.*

“ Je me rappelle, dit encore un docteur, de haute renommée, qu'un Ministre fameux qui avait pris une grande part à notre Révolution, et que Napoléon avait fait Duc, était tombé en 1815, dans une sorte de *vésanie* accompagnée d'hallucinations, qui montraient à son esprit épouvanté des spectres menaçants, prêts à le saisir. Les accès de cette affection mentale, étaient aussi accompagnés de palpitations et de mouvements convulsifs, d'insomnie et d'une profonde tristesse. Les sons de la harpe lui donnèrent un peu de calme, ramènèrent peu à peu le sommeil, et dissipèrent entièrement les accès d'hypocondrie.”

Dans un bel établissement de St. Rémy, (Bouches du Rhône), le docteur Mercurin ne traite guère ses aliénés que par la Musique, et l'on assure qu'il obtient les plus heureux résultats.

Voilà quelques faits que je cite entre mille, et qui montrent combien la Musique est puissante pour consoler le chagrin, apaiser la violence des passions et rendre le calme et la paix à une âme.

S'il restait encore quelque doute dans votre esprit, sur l'excellence de l'art que je défends, un simple rapprochement avec ses rivaux suffirait pour la faire disparaître.

Nous avons vu combien la Musique est propre à ranimer le courage abattu et à exciter l'enthousiasme dans l'âme du guerrier ; combien puissante elle est à transporter le cœur du *vrai-croyant* jusqu'aux pieds du Créateur, et à y faire parvenir nos prières aux éans d'une céleste harmonie ; vous avez admiré comme moi, le rôle qu'elle joue dans la famille, depuis la tendre mère qui, par ses chants si doux, apaise les larmes de son enfant, lui arrache un doux sourire et l'endort dans son berceau ; jusqu'au vieillard, qui courbé vers la tombe, retrouve encore l'énergie et le feu de la jeunesse, en fredonnant de sa voix tremblante, les chants joyeux qui jadis animaient ses travaux, et réjouissaient ses voyages lointains.

Eh bien ! que peuvent opérer de semblable l'Eloquence, la Poésie et la Peinture sur le champ de bataille, dans le temple, et au sein de la famille ?

Combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'assister à des cérémonies belles et émouvantes, où pourtant l'Eloquence n'avait aucune part, et dont la Musique et les chants seulement faisaient tous les frais. Sans

doute l'Eloquence de la Chaire produit des impressions profondes ; mais la comparez-vous à la *Musique sacrée*, par exemple, à ce sublime *Te Deum*, et à tant d'autres chants harmonieux qui nous laissent dans le cœur de si grandes et de si célestes impressions, et dont les accents nous font rêver et nous transportent au ciel ?

D'un autre côté, que peuvent l'Eloquence, la Peinture et la Poésie sur un champ de bataille ? Que l'Orateur le plus éloquent aille débiter la plus pathétique de ses compositions, à des soldats en déroute et à demi-vaincus ; que le Poète s'empresse de ranimer leur courage en leur déclamant quelque tirade fameuse ; que le Peintre accoure pour lui exhiber une ravissante perspective ? A quoi tout cela servira-t-il ? Une *fanfare militaire*, le son guerrier d'un clairon, sera certainement mille fois plus efficace et plus puissant.

La puissance de ces mêmes arts est aussi très limitée, quand il s'agit d'adoucir la douleur, de guérir les chagrins du cœur. Allez donc vous mettre en frais d'éloquence, en présence d'un malheureux que la maladie tient cloué sur un lit de douleur ; que les plus belles couleurs soient étalées à sa vue, que les stances les plus divines soient présentées à son admiration ! tout cela lui inspirera-t-il autre chose qu'ennui, fatigue et dégoût ?

De tout cela je conclus que l'Art Musical, même dans les circonstances les plus critiques et les plus difficiles de la vie, joue un rôle d'une valeur et d'une portée *supérieure et incomparable.* Donc, encore une fois, *la Musique est préférable à l'Eloquence, à la Poésie et à la Peinture.*

Outre les qualités précieuses que nous venons de reconnaître à l'art divin de Haydn, des Boyeldien, des Beethoven, des Auber, adinrons encore sa puissance qu'il possède, d'adoucir les caractères les plus farouches, d'humaniser les natures les plus sauvages et de toucher les cœurs les moins susceptibles d'impression.

Oui, Messieurs, si jamais il fut un art qui aida à la grande œuvre de la civilisation, c'est sans contredit l'Art Musical, et certes ce n'est pas son moindre titre de gloire. On a vu des bords sauvages et cruelles dont rien ne pouvait adoucir les mœurs et le caractère, s'attendrir et se laisser approcher peu à peu, grâce aux effets d'une Musique touchante. Pourquoi existait-il tant de différence entre les villes de la Grèce ? Pourquoi les Lacédémoniens étaient-ils plus rudes et plus barbares que les habitants d'Athènes ? C'est que ceux-ci avaient la *Musique* en honneur parmi eux, qu'ils la cultivaient et qu'ils se plaisaient à prêter une oreille attentive à ses accents civilisateurs ; tandis que les farouches enfants de Sparte, méprisaient stupidement la seule chose qui pouvait les toucher et les adoucir, et qu'ils ne cultivaient que les luttes grossières du corps. Aussi, qu'est-il résulté de cette estime, d'un côté, et de ce mépris de l'autre, pour le plus divin des arts ? Consultez ici, Mesdames et Messieurs, vos souvenirs historiques. Athènes a laissé après elle une réputation immortelle, et jamais le nom de Lacédémone ne serait parvenu jusqu'à nous sans celui de sa glorieuse rivale.

Tous les Grecs apprenaient la Musique, et à la fin comme au commencement des repas, on chantait les *scholies*. On passait alors la lyre de main en main ; Thémistocle ayant un jour refusé de s'en servir, passa pour un homme sans éducation. Chez ce peuple le mot *amoussikos* signifiait un homme sans goût et sans capacité, comme l'on dirait ici un homme illétre. Personne n'illustra la Grèce plus qu'Epaminondas : par

mi les rares qualités qu'il possédait, on comptait, au premier rang, celle de toucher des instruments avec grâce et habileté.

Les plus grands philosophes de la Grèce recommandaient en particulier, qu'on eût grand soin de faire apprendre la Musique aux jeunes gens ; ils pensaient qu'elle pouvait beaucoup pour former leur cœur, en y introduisant une sorte d'harmonie qui peut, disaient-ils, les porter à tout ce qu'il y a d'honnête.

Rien n'est plus utile, dit Plutarque, que la Musique, pour exciter, en tout temps, à toutes sortes d'actions vertueuses, et principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les dangers de la guerre. Si on en croit Horace, l'Égypte vit la civilisation s'achever au milieu d'elle par l'influence du chant de son Mercure Trismégiste.

Pour moi, une preuve nouvelle de cette influence c'est la douceur et la bonté de caractère de la plupart des musiciens, et surtout des musiciennes que j'ai l'honneur de connaître. L'amateur de musique n'a pas sans doute, nécessairement toute perfection en partage, mais qui n'a pas remarqué qu'à part quelques rares exceptions, tous ceux qui cultivent cet art divin, sont doués de manières aisées, d'une humeur aimable et de mœurs aussi douces que simples et engageantes.

Tant il est vrai qu'aujourd'hui comme dans les plus beaux jours d'Athènes, la Musique sait captiver les esprits, adoucir les caractères, polir les mœurs, rendre les cœurs meilleurs, lier la société d'une manière douce et agréable, en un mot, faire aimer la vertu, et inspirer l'horreur du vice.

Bien plus, je ne crains pas d'avancer que tout ce que l'Eloquence, la Poésie et la Peinture ont de beauté et de puissance, ils le doivent à la Musique. De quoi seraient capables l'Orateur, le Poète et le Peintre s'ils n'étaient d'abord et avant tout, *Musiciens*.

Je me plais à reconnaître, dans l'Eloquence une certaine puissance, mais cette puissance même, dont elle se glorifie, elle l'emprunte à la Musique. Ce qui produit en effet le prestige d'un discours, ce n'est pas principalement la solidité des arguments, ni l'arrangement des périodes ; c'est le *ton*, c'est la *voix*, qui tantôt forte et énergique, tantôt tendre et touchante, tantôt éclatante et indignée, fait passer au fond de l'âme des auditeurs, les sentiments de l'Orateur lui-même. Démosthènes l'avait bien compris ; lui qui mettait l'Action avant tout ; aussi personne n'ignore les travaux incroyables auxquels il se soumit pour corriger un organe faible et criard, et pour acquérir cette *voix pleine, sonore, flexible, musicale*, qui l'a rendu un des plus illustres orateurs dont s'honore l'humanité.

Je ne refuserai point à la Poésie une utilité réelle et des charmes incontestables. Mais, d'abord, qu'est-ce que cette *césure*, cette *quantité*, cette *cadence*, cette *rime*, sinon l'harmonie et la musique des mots ? Ensuite, la Poésie doit, en grande partie, son prestige à la Musique, dont elle est accompagnée ; une pièce de vers médiocre, prosaïque, insoutenable à la lecture paraît admirable, passe de bouche en bouche et obtient une vogue universelle, quand elle a le bon esprit de se cacher sous le voile enchanteur d'une belle Musique ; au contraire, la plus riche et la plus belle Poésie, quand elle n'a jamais été mise en musique est bien exposée à rester ensevelie dans les livres ; ou du moins, ne sera jamais connue que par un petit nombre de savants et de littérateurs.

La Musique, au contraire, bien loin de tirer quelque

avantage de son union à la Poésie ; n'y trouve souvent que des entraves et une pénible servitude.

Le but de cette union est de restreindre le vague enchanteur qui est naturel au plus divin des arts. La Poésie, dans le chant ne doit servir que de simple indication. Si elle aspire à dominer, si la musique au lieu de peindre le sentiment, s'attache à traduire le mot-à-mot du texte, ces deux arts s'entravent, et se paralysent mutuellement. C'est faute d'avoir compris cette vérité que la Musique est restée à certaines époques, en arrière des autres arts. En la subordonnant aux idiômes, on lui ôte la liberté, l'espace, l'étendue ; au lieu de voler et de planer au-dessus de la matière, un frein, une barrière odieuse lui sont opposés... ; elle est esclave.

Voulez-vous qu'elle soit libre ; voulez-vous qu'elle devienne un moyen incomparable d'utilité et de jouissances morales ? Brisez ce frein qui l'arrête ; faites disparaître cette barrière qui la retient dans de trop étroites limites ; qu'un champ vaste et ouvert lui soit donné, alors vous la verrez pleine de vie s'élaner et prendre son essor. Libre d'entraves, elle deviendra un langage à elle seule, un langage universel, le langage du sentiment, le langage du cœur ; et donnant un corps à l'émotion abstraite, elle exprimera des joies, des haines, des douleurs, tous les sentiments enfin, que la parole de l'Orateur et du Poète, ne pourront jamais rendre avec autant de vivacité, de force et d'enthousiasme. Il faut en dire autant de la Peinture. Celle-ci dans son immobilité ne saura jamais retracer les rêveries ineffables qui naissent, s'épanouissent et se vivifient au souffle merveilleux de l'art que je défends. Analysons, en deux mots, avec l'aide d'un Religieux célèbre, les impressions que nous ressentons à la vue d'un tableau et à l'audition d'une œuvre musicale.

Dans la pièce de Peinture, il n'y a que la surface des corps ; un visage, des yeux, des couleurs fixes et inanimées ; quelques airs au plus qui semblent parler. Mais qu'il en est bien autrement des effets de la Musique ! Elle seule, nous découvre jusqu'au fond de l'âme, ses agitations par des sons tranquilles et uniformes, et ses combats par des sons contraires et d'une véhémence incroyable. Tout ce que nous montre la Peinture est immobile ; le plus qu'elle puisse faire, c'est de produire quelque chose qui ressemble à l'attitude du mouvement ; voilà tout ce qu'elle possède de vie et de ressources. La Musique, au contraire, sait peindre le mouvement avec une perfection, un fini qui surprennent, et qui produisent, chez tous une illusion véritable. Il n'y a pas jusqu'aux degrés successifs et divers d'accélération et de retardement, subits et prolongés, qu'elle peut rendre, de manière à tromper les plus habiles et les mieux prévenus.

Dans l'œuvre du peintre, nous ne voyons que l'action d'un moment ; souvent la moindre partie de l'action totale, dont il essaie de nous rappeler le souvenir. Le Musicien, au contraire, dans un seul de ses airs, nous rappelle cette action dans son intégralité et dans toute sa passion ; il sait en dire le commencement, en suivre les progrès, et nous en montrer la fin. Les sons qu'il emploie, et qu'il modifie, selon le sentiment qui l'anime ont, avec notre cœur, une intelligence secrète que nous ne pouvons méconnaître. Vifs, ils nous inspirent un courage indomptable ; languissants, ils nous amollissent et nous jettent dans un état d'enivrement plein de charmes ; rians, ils nous égailent ; dolents, ils nous attristent ; majestueux, ils élèvent notre âme ; durs et dissonants, ils nous irritent ; doux ils nous modèrent. Admiration, pitié, audace, crain-

te, amour, colère, reconnaissance ; autant le Musicien est animé de sentiments et de passions différentes, autant il trouve de sons dans la nature pour les exprimer, pour les transmettre dans tous les cœurs. Vingt tableaux suffiraient à peine, pour réunir et rassembler ce que renferme la plus courte de nos symphonies, la moindre de nos ouvertures, la plus médiocre de nos *Cantates*. Vous croyez, il est vrai, voir la bataille que vous présente un tableau ; mais vous croyez assister au combat que vous peint la Musique dans un concert énergique de voix et d'instruments. D'un côté, c'est simplement un point de vue, dont vous vous contentez d'admirer les parties qui le constituent ; de l'autre côté, vous entendez sonner la marche des combattants, et battre la charge ; le cliquetis des armes parvient jusqu'à vos oreilles ; votre âme éperdue s'attriste et reste en proie aux transes, aux craintes et aux douleurs les plus terribles, pendant que les vainqueurs font retentir l'air de leurs cris triomphants, et que les lamentations des vaincus et des blessés sont répétées par les échos dalentour.

La perspective, cette illusion de la peinture qui, sur une surface plane, nous fait apercevoir des enfoncements et des lointains factices, est sans doute, une chose étonnante et digne de notre admiration. Mais peut-on la comparer raisonnablement aux lointains et aux éloignements, certes, plus réels et plus parfaits, que sait nous ménager la Musique, lorsqu'après un coup d'archet unanime de cent concertants, elle nous fait entendre un écho enchante à une distance apparente, qui trompe l'oreille la plus délicate et la plus exercée ? Alors, un homme privé de la vue, ne jurerait-il pas qu'il entend là deux concerts différents et séparés, qui se répondent et se croisent d'une manière intelligente et successive ?

Peut-être m'opposera-t-on ce que la Peinture peut offrir d'aide aux autres arts et aux sciences. Ainsi l'on dira que c'est elle qui fournit les plans aux Architectes, les figures à la Géométrie, les cartes à la Géographie ; etc., etc. Mais ici, ce n'est plus la Peinture : vous la confondez avec le peinturage. Vous substituez le métier à l'art ? Vous vous trompez étrangement en réduisant la Peinture à n'être qu'un moyen d'utilité matérielle ; car d'après l'idée que tous les écrivains en donnent, le but de l'art est tout moral et n'a d'éléments que dans le cœur et dans ses affections les plus nobles et les plus sublimes. Les services que prête la Peinture à l'Architecture, à la Géométrie, à l'Astronomie et à la Géographie, n'ont donc rien à faire dans la discussion qui nous occupe. S'il en était autrement, il faudrait immédiatement donner la préférence aux Arts Mécaniques, aux métiers qui viennent en aide aux premiers besoins de la vie ; à la *Memiserie* à l'art souverainement utile du *Porgeron*.

Convenons enfin que les couleurs ne sont pas aussi expressives que les sons ; que la main qui conduit le pinceau, n'est pas aussi flexible que l'organe délicat et délié qui produit la voix humaine ; que la toile qui reçoit les teintes, n'est pas aussi docile que l'air qui reçoit les impressions sonores ; que les rayons de lumière qui nous font voir les beautés d'un tableau, ne sont pas aussi pénétrants que les vibrations aériennes, que nos concerts nous donnent l'occasion de savourer ; que les degrés de colorisation qui doivent distinguer les personnages d'un grand dessin de peinture, ne sont pas aussi faciles à mesurer, que les degrés de force et d'expression que l'on doit donner à une voix, ou à un instrument, selon la partie qui lui est assignée dans un chœur ou dans un orchestre ; et surtout, que l'œil

qui dirige le peintre, est loin d'égaliser et d'approcher la finesse et la subtilité de l'oreille qui dirige le Musicien. En effet, cette délicatesse du sens de l'oreille est telle que d'après un célèbre calculateur, si deux cordes sonores étant mises à l'unisson, on en raccourcit une de la millième partie de sa longueur, une oreille juste en aperçoit la dissonance, qui n'est pourtant que de la cent quatre-vingt-seizième partie d'un ton ; et que, selon le même calculateur, la finesse de l'oreille pour le discernement des sons, est environ dix mille fois plus grande que celle des yeux, pour le discernement des couleurs. Avec ces avantages, est-il surprenant que le Beau Musical ait des grâces plus attrayantes, et une puissance plus énergique que celles que possèdent la Peinture et tous les arts réunis ; et que la Musique, ait de tout temps produit des effets prodigieux et incomparables ?

On a paru attribuer à l'Eloquence une influence extraordinaire, sur les destinées et sur la grandeur des Empires. Mais, d'où vient donc que plusieurs nations, riches et florissantes, bien loin de reconnaître l'Eloquence comme la source de leur prospérité, n'ont eu que de la défiance à son égard, et se sont appliquées à la restreindre dans des limites, qu'elle ne peut en effet franchir, sans attirer sur les peuples la ruine et la mort. Venise et la Hollande n'ont jamais produit d'Orateurs célèbres, et pourtant n'ont-elles pas rivalisé de gloire et de liberté avec les premières nations de l'Europe, et n'ont-elles pas marché quelque temps à la tête du Progrès et de la Civilisation. Bien plus, qui perdit la Grèce, si ce ne fut ses Rhéteurs et les hommes qui cultivaient dans son sein *l'art de la Parole* ? L'Eloquence est donc une arme à deux tranchants ; elle est un instrument de vie, mais aussi un instrument de mort.

Enfin, une dernière considération qui assure à la Musique une victoire complète sur l'Eloquence, la Poésie et la Peinture, et qui lui donne un droit incontestable au sceptre des Beaux-Arts, c'est sa *popularité*. La Musique fut cultivée à toutes les époques et chez tous les peuples de la terre. Cet art est une suite naturelle et perfectionnée de celui de la parole, et n'est en effet pas moins général. J'irai plus loin. Le chant est de toutes les actions de l'homme, celle qui lui est la plus familière et à laquelle une volonté délibérée a souvent le moins de part. Le sanctuaire de l'Eloquence, de la Peinture et de la Poésie n'est ouvert qu'à un petit nombre d'adeptes privilégiés, qu'un talent spécial, une éducation soignée, une fortune au moins honnête, élèvent au-dessus du vulgaire.

La Musique au contraire, est à la portée de tous, des riches comme des pauvres, des grands comme des petits ; des savants comme des ignorants. Elle n'est point incompatible avec les rudes travaux de l'artisan, et bien loin de le distraire de ses occupations, elle les rend plus douces et plus faciles. La cadence que les forgerons gardent en frappant le fer sur l'enclume, allège la pesanteur de leurs marteaux et double la force de leurs bras musculeux. Les rameurs trouvent un grand soulagement dans l'accord, l'uniformité et la cadence qu'ils savent donner aux mouvements de leurs légers avirons. Les matelots y ont recours pour plier ou tendre les cordages et les voiles avec plus d'ensemble et de promptitude, et par conséquent avec moins de fatigue. Sous le sol brûlant de l'Afrique, les Nègres travaillent à la culture des plantes de cannes à sucre, ou à la fabrication de cette substance, sont notablement soulagés dans leurs peines par le chant de l'un d'eux, ou par le son d'un

tambour ou d'un flageolet qui leur marque au moyen de la mesure, le moment de leurs efforts communs. Et qui ne sait qu'une simple chanson suffit pour faire oublier au voyageur les ennuis et la fatigue du chemin.

Les animaux eux-mêmes ne sont pas insensibles aux charmes de la cadence, de la *Musique*. On voit en Orient ceux qui conduisent les chameaux chargés d'énormes fardeaux, jouer de quelque instrument pour les délasser; ces animaux alors semblent ne plus sentir le poids qui les écrase, et marchent avec une légèreté incroyable, qui diminue bientôt, lorsqu'on cesse de jouer. On dit que les montagnards des Alpes et des Pyrénées attachent des *grelots* au cou de leurs mulets, et les voituriers aux colliers de leurs chevaux, pour la même raison.

Ainsi à toutes les époques, chez tous les peuples, rien ne fut plus populaire que la *Musique*; mais je puis dire que jamais et nulle part, elle ne le fut davantage que de nos jours, dans notre cher CANADA. Sans doute, nous sommes fiers de posséder au milieu de nous un grand nombre d'hommes à la parole facile, au talent de s'énoncer avec grâce, en un mot, un grand nombre d'*Orateurs* distingués, au Barreau, à la Tribune, à la Chaire.—Nous voyons avec joie les Muses cultivées parmi nous, et nous saluons avec bonheur plusieurs de nos compatriotes qui se dévouent au culte des neuf sœurs.—C'est avec orgueil que nous voyons notre belle patrie, dotée de morceaux précieux de *Peinture*. Honneur et sympathie à l'aimable compatriote qui, il y a à peine quelques mois, du haut de cette Tribune, déroulait, avec son coup d'œil si éminemment artistique, les admirables points de vue de la *terre classique des Arts*!

Oui, l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, sont à juste titre en honneur parmi nous; mais enfin, nos *Orateurs* quelque nombreux qu'ils soient peuvent se compter; et malheureusement les *favoris des Muses* et les *amis de la Peinture* se comptent plus facilement encore, et en cela, Mesdames et Messieurs, il n'y a rien d'étonnant; car, ces artistes sont rares partout, et nous ne sommes que d'hier.—L'avenir nous appartient beaucoup plus que le passé.

Mais pour compter les *MUSICIENS* en CANADA, il faudrait faire le recensement de la population; puisque nous autres *Canadiens*, nous naissons tous *MUSICIENS*; et ceux-là même qui n'ont pas fait une étude approfondie des principes de cet art, sont extrêmement sensibles à ses ravissantes harmonies, à ses célestes concerts; aussi je ne crains pas d'avancer que si dans d'autres contrées on a porté la *Musique* à un plus haut degré de perfection; du moins il faut convenir qu'aucun peuple n'a peut-être plus d'aptitude que le peuple Canadien pour cet art. Or cette *popularité* évidente et incontestable de l'*Art Musical*, au sein d'une nation aussi intelligente que la nôtre, ne doit-elle pas assurer, au moins en *Canada*, la prééminence de la *Musique* sur la *Peinture*, la *Poésie* et l'*Eloquence*. Et si, à Dieu ne plaise, on venait jamais à négliger ces trois derniers arts; toujours la *Musique*, toujours l'*Harmonie*, régnera en Souveraine sur les rives du majestueux St. Laurent.

*Harmonie*, ai-je dit, oh! que ce mot dit de choses suaves, grandes et sublimes au cœur de celui qui *croit, espère et aime*. *Harmonie!* que cette parole doit résonner agréablement aux oreilles de tous ceux qui composent cet honorable auditoire; et en particulier, aux vôtres, Mesdames et Mesdemoiselles, qui êtes toute candeur et harmonie.

Cultivons-la donc; et aux éléments de division, de jalousie et de haine, sachons opposer cet élément d'amour national, d'union et de force. Cultivons, tous ensemble, l'*Art Musical, préférable*, et jusqu'ici préféré à tous les autres arts, par les nobles enfants de la *famille Canadienne française*.

Qui, ne cessons de cultiver cet *art divin*, auquel nous devons, en grande partie, la douceur et l'aimabilité de nos mœurs; qui nous a procuré des délassements si purs, des jouissances si innocentes et si délicieuses. Je ne vous dirai pas; laissons la *Poésie*, l'*Eloquence*, la *Peinture*, s'enfermer orgueilleusement dans des limites, que le *Vulgaire profane* n'est point admis à franchir; non, je vous dirai plutôt, cultivons-les avec soin et avec succès, faisons-les prospérer dans notre jeune et cher pays; mais je vous dirai hardiment cultivons surtout et *avant tout* la *Musique*. Prêludons ici bas aux concerts ineffables que nous sommes tous appelés à exécuter pendant l'*Eternité*. Car, au Ciel, il n'y a plus de *Peinture*, plus d'*Eloquence*, plus de *Poésie*. Là, on ne fait plus que de la *Musique*:... Les Anges ne sont ni *Peintres*, ni *Orateurs*, ni *Poètes*; que sont-ils?... *MUSICIENS*.

*Cantant Angeli in Cælo.*

#### Discours de M. S. Rivard, sur la Peinture.

MESDAMES ET MESSIEURS,

A la vue de cette assemblée, à l'aspect d'un si grand nombre de juges, peu s'en faut que la confiance qui m'avait animé jusqu'à ce moment ne m'abandonne; surtout quand je m'arrête à cette pensée que je vais être entendu avec le même silence qui a régné pendant les discours de mes adversaires; silence effrayant, et qui souvent déconcerte l'orateur le plus éloquent. Novice encore dans l'art difficile de la parole, que pourrai-je faire pour l'éclaircissement de la question débattue; question qu'on ne saurait du reste résoudre, ce me semble, qu'autant qu'on aurait fait une étude approfondie de chacun de ces différents arts lesquels, tous semblent avoir atteint aujourd'hui les dernières limites du perfectionnement.

Cependant comme il n'est pas nécessaire d'avoir approfondi la théorie de chacun d'eux, ni d'en connaître les plus intimes secrets pour en sentir les charmes et en comprendre l'utilité, j'oserai, Messieurs, dussé-je me méprendre, en quelque chose, dans mes appréciations, soumettre à la sagesse de votre jugement, l'opinion que je me suis formée du mérite de celui des quatre qu'il reste à défendre.

Oui, Messieurs, de tous les Arts Libéraux, la *Peinture* est celui qui possède d'une manière plus marquée, le double avantage de l'*utile* et de l'*agréable*. Que l'axiome d'Horace en fait d'art,

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* soit ici la règle de notre appréciation, et j'ose en espérer le plus grand avantage pour le succès de ma cause.

Je dis donc qu'entre les Beaux-Arts, la *Peinture* est 1o. celui qui nous procure le plus d'agrément; 2o. le plus important, en ce qu'il vient en aide à la plupart des autres, et qu'il leur est souvent indispensable.

Cet art consiste à représenter aux yeux, en se servant d'ombres et de teintes convenables, tout ce que la nature offre à notre vue, ou plutôt tout ce que l'imagination peut concevoir en fait d'aspects et de for-

mes. Aussi varié que la nature elle-même, comme elle, il ne connaît, pour ainsi dire, d'autres bornes que celles de l'univers et de l'intelligence humaine.

Je n'entreprendrai pas, Messieurs, de vous donner l'origine et les progrès de cet art, depuis sa naissance, jusqu'à nos jours; pour cela, il nous faudrait remonter à la plus haute antiquité.

« La Grèce, dit Chateaubriand, raconte qu'une jeune fille, apercevant sur un mur l'ombre d'une personne qui lui était chère, en crayonna les contours. Ainsi, selon l'antiquité, une affection tendre aurait produit l'art des plus parfaites illusions.

« L'École chrétienne a cherché un autre maître; elle le reconnaît dans ce grand Artiste qui, pétrissant un peu de limon entre ses mains puissantes, dit ces paroles du Peintre : *Faisons l'homme à notre image*. Donc, pour nous, le premier trait du dessin a existé dans l'idée éternelle de Dieu; et la première statue que vit le monde, fut cette fameuse argile animée du souffle du Créateur. » — (*Génie du Christianisme, 3e partie, ch. III.*)

En effet, qui ne sait que les peuples les plus anciens, les nations les plus barbares comme les plus civilisées, ont constamment pratiqué cet art que, d'après ce que je viens de citer, je crois avoir plus de droit que personne d'appeler divin.

Des auteurs qui l'ont jugé digne de leurs études et de leurs recherches, nous le montrent, comme rehaussant de son éclat, les murs monumentaux des édifices de la Haute-Égypte; ils voient briller la Peinture dans les Mosquées des Turcs et des Arabes. Comme appendice à l'Architecture, elle vient en aide à cette dernière dans tous les monuments payens, et surtout dans ceux que l'Égypte conserve comme témoins de son antique puissance : les portes, les murailles et les colonnes de ces édifices, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont diversement coloriées et représentent, avec l'histoire de la Nation, les mille symboles si ingénieux de ses croyances religieuses. Des figures de tous genres, combinées avec des hiéroglyphes, forment des signes conventionnels qui leur tenaient lieu d'écriture; sur quoi il faut avouer, Messieurs, que ces signes conventionnels, dans des temps aussi reculés, dénotent une forte et rare intelligence chez ces peuples. Du reste que l'on ne s'étonne pas de trouver encore beaucoup d'imperfections dans ces dessins, puisqu'ils n'avaient d'autre fin que d'exprimer une idée; cette idée une fois accusée suffisamment, l'artiste négligeait la beauté qui n'était point exigée par le but.

Nous apprenons de Plin que l'art de la Peinture en couleurs sèches, existait déjà dès le temps du *Siège de Troie*. Nous voyons dans Homère, Hélène travaillant à une tapisserie sur laquelle cette Princesse retraçait les combats dont elle avait été la cause.

Plusieurs autres exemples cités par les anciens, nous fournissent la preuve irrécusable, que dès ces temps éloignés, l'on connaissait l'usage des couleurs variées. Dès lors, l'existence de l'art doit être admise comme un fait historique, et ses inventeurs sont même antérieurs aux plus anciens écrivains.

Bientôt on trouva la manière de grouper les figures et de leur donner des attitudes variées; de représenter les mouvements musculaires et de mettre des plis aux draperies. Enfin, parut le célèbre Bularchus dont les tableaux étaient payés au poids de l'or.

Mais cet art grandiose s'ouvre de nouvelles voies, acquiert encore plus d'importance, et se perfectionne à un tel point que l'or ne peut plus être la récompense de tant de perfection et de génie.

Les Athéniens témoignent leur reconnaissance à

Polygnote, leur concitoyen, par un décret solennel de remerciement. L'on ordonne que cet Artiste soit logé dans un des *Palais Nationaux*, à côté des Chefs de l'Etat; parce que, portait le décret, *si les Chefs de l'Etat règnent par la force, l'Artiste règne par son talent*.

Pour ne citer qu'un fait entre mille, qui a le double avantage d'être très connu, et en même temps de prouver la perfection où cet art était déjà porté du temps des anciens, je vous rapporterai la célèbre concurrence de Zeuxis avec Parrhasius, qui disputèrent le prix destiné à l'Artiste qui représenterait la nature avec plus de vérité. Zeuxis fit un tableau où il avait si bien peint des fruits et des fleurs portés par un enfant dans une corbeille que, dès que sa toile fut exposée, des oiseaux s'en approchèrent pour becqueter les fruits. A cette vue, notre peintre se regardant déjà comme assuré du succès de son œuvre, et fort de la conscience de son talent, pressa son rival de montrer ce qu'il avait à lui opposer. Parrhasius obéit, et produisit son œuvre qui semblait recouverte d'une étoffe délicate en forme de rideau. Tirez ce rideau, lui dit Zeuxis, afin que nous jouissions de la vue de cette rare production. Or ce rideau était le tableau même; il était si bien peint que Zeuxis s'avoua vaincu, en s'écriant : *Je n'ai trompé que des oiseaux, mais Parrhasius m'a trompé moi-même*.

Messieurs, je regrette que le ciel ne m'ait pas donné un talent égal pour faire, à mon tour, tomber d'un seul mot les arguments de mes adversaires qui viennent de chanter si hardiment une victoire encore indécise.

Cependant les Grecs couvraient leur pays de chefs-d'œuvre dans tous les genres.

A cette époque, encore dévorée de la passion des conquêtes, Rome ne connaissait que les armes, n'accordait qu'une admiration passagère aux productions du génie. Longtemps encore et tant qu'il lui resterait des terres à conquérir, elle ne devait pas avoir d'autre ambition; et même après la bataille d'Actium qui mettait à ses pieds tout l'univers alors connu, le premier de ses Poètes, résumant ainsi l'esprit de cette fière nation, lui disait avec orgueil :

D'autres avec plus d'art, (cédons-leur cette gloire)  
Coloreront la toile, ou d'une habile main  
Feront vivre le marbre et respirer l'airain;  
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles;  
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles;  
Toi, Romain, soutiens-toi de régir l'univers;  
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;  
Triomphe sur la terre, et commande sur l'onde;  
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.

(*Enéide, liv. VI. Traduct. de Delisle.*)

Mais à ce moment là même, s'opérait au sein de ce peuple une révolution profonde; et tandis que Virgile le disputait à Homère, Cicéron à Démosthènes, le génie des arts allait aussi s'éveiller chez ces fiers conquérants. Lasse de s'étendre, Rome se replia sur elle-même, et ce fut alors que l'étude des mœurs et des productions des peuples qu'elle avait conquis, donna à son génie un nouvel aliment. Elle étudia surtout, la Grèce et ses chefs-d'œuvre en tout genre d'art. Bientôt elle aspira à lui en disputer la palme; et cet amour des arts passa, avec la domination Romaine, dans toutes les contrées du monde alors asservies à son empire.

Mais les Romains eux-mêmes disparurent avec leur empire, et avec eux aussi la culture des Arts libéraux, qui semblèrent sommeiller, pendant ce long travail des siècles, où s'enfantèrent péniblement les Nations Modernes.

Enfin vient la Renaissance, ou l'ère nouvelle. Ici surgissent de toutes parts, et comme par enchantement, des peuples d'Artistes. A partir de Cimabué, quels noms à jamais immortels que ceux des Michel-Ange, des Raphaël, des Jules Romain, des Léonard de Vinci, des Carrache, des Paul Véronèse, et de tant d'autres pour l'Italie ; des Titien, des Vanloo, des Rembrandt, des Rubens, des Van-Dick pour l'École Flamande ; des Murillo pour l'Espagne ; des Le Sueur, des Poussin, des Lebrun, des Mignard, des Jouvenet, &c., &c. pour la France ; enfin tout près de nous, des David, des Vernet, des Julien, des Ingres, des Paul-Delaroche, et de mille autres dont le génie a fait, ou fait encore la gloire de leurs Nations, et dont les Chefs-d'œuvre groupés en Musée, ou disséminés çà et là sur le Continent Européen, se déploient avec magnificence sur les murs élevés des Vieilles Basiliques ou décorent avec orgueil les Palais des Rois.

Ici, Messieurs je m'interromps ; ne vous semble-t-il pas qu'il serait glorieux pour notre pays de pouvoir fournir aussi quelques noms à ajouter à cette glorieuse liste ? J'entends votre réponse. Eh bien ! nous sommes peut-être à la veille de voir cela se réaliser. Que dis-je, un de mes honorables adversaires et mon ami, Artiste lui-même, quoique dans un genre différent, n'a pu se défendre de saluer cette espérance et d'avancer que nous possédions déjà les éléments de succès en ce genre, en citant si à-propos et avec tant de délicatesse, le nom déjà connu parmi nous et si cher à tous, d'un aimable compatriote, dont le talent précoce est allé s'inspirer au foyer même des Beaux-Arts, sous le ciel d'Italie. Des paroles d'encouragement venues de haut lieu, ont été adressées à cet Artiste distingué. On se souvient que, dans cette enceinte même, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, prit l'initiative pour lui suggérer s'il ne l'avait déjà eue, l'idée de commencer à doter le pays d'un Musée National, et les Journaux s'emparant de ce fait, ajoutèrent, avec toute raison, qu'il serait de la dignité du Gouvernement de venir en aide à une œuvre si importante. Espérons que ces vœux si légitimes se réaliseront. D'avance, j'en suis sûr, toutes vos sympathies lui sont acquises.

Mais revenons à notre sujet.

Si nous recherchons la première application, le premier emploi qui fut fait de l'art de la Peinture, nous voyons qu'il servit d'abord à exprimer ce qui domine toujours la pensée de l'homme : DIEU est l'objet des travaux du Peintre. L'Artiste le représente tel que son imagination le lui offre : et ne lui imputons pas à orgueil d'oser le représenter sous des traits humains ; c'est la meilleure manière de nous en donner une idée, et le moyen d'en faire notre pensée habituelle. D'ailleurs, en s'honorant ainsi lui-même, l'homme croit honorer son Créateur.

Une autre application de l'art de la Peinture consista de tout temps, à reproduire par le pinceau les traits vénérés de personnages illustres, de bienfaiteurs de l'humanité ; des Législateurs, des héros de l'antiquité, dont la Fable avait fait des demi-Dieux ; ou plus souvent encore, de personnes chéries dont le nom était dans toutes les bouches et la mémoire dans tous les cœurs.

Quel plaisir et surtout quel enthousiasme le Peintre n'éprouve-t-il pas en s'acquittant de cette honorable tâche ? Il se fait l'interprète, quelquefois d'une nation entière qui veut ainsi acquitter le tribut de sa reconnaissance envers ceux qui ont bien mérité d'elle.

L'Artiste alors, s'efforce de répandre sur ces traits, tout ce que sa pensée conçoit de beau et de noble, à y faire comme revivre toute l'âme du grand homme, à donner enfin à son portrait ce caractère d'élevation et de dignité, mêlé à cette expression de bonté et de condescendance, qui a fait dire que l'âme d'un grand homme paraissait émaner plus directement de la Divinité.

Après ces premiers objets de la Peinture, il en est d'autres, également pleins d'intérêt. Placés, dans l'échelle des êtres, après l'Homme, comme l'homme l'est après la Divinité, les Animaux sont à leur tour l'objet des travaux des artistes. Voyez-vous ce coursier, soumis au frein du cavalier qu'il porte ? Dans son intrépidité, il semble animé du même feu que lui. Comme lui, il est jaloux de triompher de l'ennemi, il l'attaque avec vigueur et intrépidité ; enfin, après avoir partagé la gloire et les travaux de son maître, il le rapporte quelquefois tout sanglant d'une mêlée ; et blessé lui-même, il expire après l'avoir sauvé. Aussi, le peintre l'a-t-il jugé digne de l'immortalité que donne le pinceau !

Tous connaissent le trait de ce lion, contre lequel allait combattre un gladiateur, pour réjouir les yeux d'un peuple féroce. Le terrible animal au lieu de se précipiter sur son adversaire, le laisse approcher, car il a reconnu celui qui, un jour, cicatriza de ses mains une blessure cruelle, et dont il eut péri sans ce secours ; l'instinct de la reconnaissance saura le lui faire traiter en ami. A sa vue, il agite sa queue ; cette fois il ne se bat pas les flancs avec fureur, mais ses caresses expriment assez la joie qu'il a de retrouver son bienfaiteur : les yeux adoucis du terrible animal peignent la bonté et la douceur. Cependant on crie au gladiateur d'avancer. Il avance sans hésiter, car lui aussi a reconnu le lion, et bientôt, au grand étonnement des spectateurs, tous deux s'embrassent au lieu de s'entre-détruire. Peut-on trouver un sujet plus digne d'exalter l'imagination du Peintre ?

Mais les êtres vivants sont-ils seuls, dignes d'occuper ses pinceaux ? Toute la création ne mérite-elle pas également d'être imitée ? Oui, le Peintre s'inspire encore du spectacle brillant et diversifié de la Nature. L'aspect du ciel ne lasso jamais sa vue. La terre tapissée d'une verdure émaillée de mille fleurs, l'appuie sans jamais le fatiguer. Les nuances infinies dont la lumière colore ces objets divers, y ajoutent un charme toujours nouveau et toujours inépuisable.

S'agit-il du spectacle silencieux de la Nuit, tantôt éclatante des mille feux du firmament, tantôt sombre et terrible par l'horreur de ses profondes ténèbres ? l'Artiste rendra tous ces aspects si divers, par les teintes qu'il sait y employer, et nous offrira constamment un nouvel objet d'admiration.

Que de pensées, que de souvenirs frappants, se confondent encore dans notre esprit, par exemple, à la vue d'une de ces descriptions si communes pour l'Artiste ! Tantôt, c'est l'embrasement d'une ville : on voit la pitié et l'épouvante peintes sur les figures de ses malheureux habitants, s'efforçant de ravir à Pélement destructeur, les objets qui leur sont les plus chers, — les uns prennent la fuite, les autres lèvent les mains vers le ciel pour implorer son secours.

L'Artiste se plaît à reproduire la scène d'Enée et d'Anchise : On voit un jeune guerrier cédant à l'amour filial, arrachant un vieillard, son père, du milieu d'une ville embrasée, et le portant sur ses épaules à travers les feux et les traits ennemis, aller enfin le déposer dans un lieu sûr.

Tantôt, c'est une mêlée furieuse où il nous semble voir les combattants se jeter les uns sur les autres, et s'entr'égorger mutuellement. Ici, c'est un torrent impétueux, ravageant les moissons et brisant toutes les digues opposées à son cours ; là au contraire, c'est un fleuve majestueux et paisible, qui coule lentement à travers de riantes prairies, et répand l'abondance et la fertilité sur tous ses bords.

C'est par de semblables productions que le Peintre éveille dans l'âme tous les genres d'émotions.

Mais la nature n'offre-t-elle pas d'autres tableaux non moins agréables à copier ? L'artiste représentera avec la même fidélité les mœurs et les fêtes du village. Il élèvera un temple dans la plaine : autour de ce temple, il groupera des habitations champêtres. Il peindra les jeux des bergers, leurs rîs, leurs danses, leurs innocents ébats ; la nature enfin avec tous ses charmes.

Tantôt nous introduisant au foyer domestique, il représenta ces scènes délicieuses de famille, que nous a si bien décrites tout-à-l'heure mon honorable prédécesseur, il les fixera sur la toile, avec le charme ineffable qui en fait l'âme. Quel choix heureux de détails ! Quelle vérité dans les physionomies ! Vous nommez tous les personnages, vous suivez tous leurs mouvements ; vous entendez leur conversation ; vous causez avec eux, vous êtes à table avec eux ; vous participez à la joie du festin.

Tels sont les tableaux aussi variés qu'agréables que nous présentera le Peintre intelligent.

Tout lui appartient : la solitude et l'horreur des rochers ; la fraîcheur des forêts, la verdure des prairies ; la vaste étendue des plaines et la variété des arbres, sont pour lui autant de sujets dont il se sert pour nous procurer de l'agrément. Le Peintre, en un mot, puise ses grandes idées de colorisation, que nous voyons dans ses tableaux, dans les millions d'objets qui nous environnent. Quelle profusion, mais en même tems, quel ordre, quelle intelligence dans la distribution des parties ; quelle harmonie dans l'ensemble, quelle délicatesse dans les touches ! Quelle adresse dans la conciliation des couleurs ennemies ; quelle vivacité dans celles qui dominent ! Quel art dans le passage imperceptible de celles qui ne doivent servir que de parure ; cependant tout y est distinct, tout est à sa place.

Est-il donc surprenant que la Peinture possède des grâces, à la fois plus sublimes et plus délicates, plus fortes et plus tendres que tous les autres arts ? Non, et je soutiens que mes savants adversaires ne sauraient ni découvrir ni montrer autant d'expression dans la Musique, de sublimité dans la Poésie, ni de force dans l'Eloquence. Mais la Peinture n'est pas seulement un art d'agrément, elle est encore un art souverainement utile ; et c'est ce qui me reste à prouver dans la seconde partie de mon discours.

## II

## UTILITÉ DE L'ART DE LA PEINTURE.

D'abord je dis que la Peinture est utile, parcequ'elle épure et qu'elle cultive ce qu'il y a de plus beau, de plus noble en nous : l'intelligence et la pensée. Oui, la Peinture, qui l'ignore, Messieurs, ce n'est pas seulement une réunion de couleurs, un amas de teintes, d'ombres et de relief. Non, derrière tout cela ou plutôt, au milieu de ce tout si merveilleusement com-

biné, il y a le génie, le génie qui parle à tous, qui émeut, par son langage, le cœur même le plus froid. Quel est l'homme qui en considérant ces tableaux des Grands Maîtres, pourrait demeurer indifférent ! St. Grégoire le Grand nous apprend lui-même qu'il n'avait pu retenir ses larmes, en contemplant un tableau où était représenté le sacrifice d'Abraham. *Vidi scapius inscriptionis imaginem, et sine lacrymis transire non potui, cum tam efficaciter ob oculos poneret historiam.* Un moine nommé Methodius, peignit dans le huitième siècle le *Jugement Dernier* qui convertit Bogoris roi des Bulgares. (Génie du Christianisme, t. 2, p. 9.

Combien de larmes n'a pas fait verser la vue seule de cette fameuse *Descente de Croix*, dont Rubens dota le monde !

Tant d'angoisses, tant d'amour, peints sur les figures ; une scène si grandiose par l'exécution et par la grandeur des souvenirs, fait fondre des cœurs de pierre.

Un des grands avantages de cette éloquence qui parle à nos yeux, c'est que rapide comme la foudre, elle vient vous envahir, vous presser jusqu'à ce que vous rendiez les armes. Du même coup d'œil, votre âme perçoit tout ce qui est susceptible de vous émouvoir : la douleur d'une mère agonisante, qui tient en ses bras un fils glacé que l'amour a immolé ; près d'elle une ou deux personnes qui partagent ses souffrances, et partout ailleurs des figures froides et aussi insensibles que les rochers qui forment le lieu de la scène.

Oh ! l'Orateur a bien senti combien est puissante cette force des tableaux ! aussi le voyons-nous faire constamment appel à son imagination, pour rendre ceux qu'il trace aussi vrais que possibles ? Mais il lui faut rendre, l'un après l'autre, les traits qui composent ses peintures ; il lui faut des phrases qui laissent à l'esprit un moment de sursis ; son attaque est successive, et les coups qu'il porte peuvent être assez facilement éludés, tandis que celui qui veut se révolter contre l'éloquence du Peintre, voit venir sur lui, de tous côtés, comme une grêle de traits, et lancés tous à la fois ; dites, n'est-il pas plus facile de résister à dix ennemis, pris l'un après l'autre, que de les combattre tous à la fois ? Ce que j'avance là, Messieurs, n'est pas une fiction ; l'expérience de tous les temps l'a prouvé.

J'ose ici vous en citer comme témoin l'illustre Vincent de Paul ; tout catholique peut citer avec une sainte fierté et ce nom immortel et n'importe quelle œuvre de cet ange de charité. Voici un de ses plus beaux traits, et qui vient merveilleusement pour appuyer la vérité que je soutiens, que l'Eloquence qui parle aux yeux est de toutes la plus pathétique.

On sait les difficultés qu'éprouva, dans ses commencements, l'œuvre admirable qui consiste à recueillir les *Enfants abandonnés*. Effrayées des dépenses que cette œuvre paraissait devoir entraîner, les vertueuses Dames qui avaient les premières essayé ce nouveau genre de bienfait, sous l'inspiration de Vincent, furent sur le point de renoncer à leur entreprise. Le Saint les conjura d'abord, par tous les motifs que la Foi et la Charité pouvaient lui inspirer, de persévérer dans leur généreuse résolution ; tout allait être inutile et il allait voir échouer tous ses efforts contre l'obstacle allégué de l'impossibilité. Que fait-il ! Voyant l'inefficacité

de ses discours ; son industrieuse adresse lui suggère un expédient sublime : au milieu même de la salle de délibération, il fait apporter les berceaux de ces petits enfants qu'il présente eux-mêmes, à leur tour, à ces charitables Dames, et leur adresse d'un cœur ému, ces courtes paroles, monument d'éloquence, unique en son genre et peut-être supérieur à tout ce qu'on peut citer de plus pathétique en aucune langue :

“ Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature, les ont abandonnés. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir, si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter.”

Quoi de plus simple que ces paroles ; on ne peut cependant les entendre sans verser des larmes. Mais d'où tirent-elles toute leur force ? Du spectacle que l'on avait sous les yeux, et que nous nous représentons encore par l'imagination. Il fut impossible de résister à ce tableau : les cœurs étaient subjugués ; et vous toutes, Mesdames, vous l'eussiez été vous-mêmes, tant il y a de puissance dans le spectacle de ce qu'on voit et de ce qu'on touche.

Il y a longtemps du reste que le principe est proclamé. Le Régulateur du Parnasse Latin, Horace, avait dit : les choses qui n'arrivent à notre esprit, que par l'entremise de l'oreille, nous touchent moins que ce qui frappe nos yeux.

*Segnius irritant animos demissa per aurem  
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

Et quelle autre raison peut porter les Auteurs Dramatiques à mettre, autant qu'ils peuvent, en spectacle le dénouement de leurs pièces, à moins que la nature de la chose s'y refuse absolument ? Encore alors, le récit qui est fait de la catastrophe, doit-il être aussi vif, aussi saisissant que possible ; en un mot, tel que les choses semblent encore frapper les yeux. De tout ceci, Messieurs, je crois, pouvoir inférer que l'éloquence qui parle aux yeux, et par conséquent la Peinture, est plus puissante que toute autre, et que le Peintre fait plus par ses tableaux que l'Orateur par son Eloquence.

On nous demande comment la Peinture peut faire l'ornement de nos salons ; et je demande à mon tour, qui mieux qu'elle peut les orner avec plus de grâce ! sont-ce les chefs-d'œuvre de l'Eloquence, de la Poésie ou de la Musique ? Imaginez-vous quel beau décors que celui d'un Démosthène dormant paisiblement appuyé sur un Virgile, dans la compagnie d'un Mozart et d'un piano boiteux ou d'un violon sans âme !

J'aime bien mieux voir suspendus aux murs de mon salon les Portraits de mes aïeux, entourés de ceux des grands hommes de mon pays, parmi les souvenirs des grands faits de notre Histoire Nationale et Religieuse !

Mais c'est dans le temple saint que triomphe l'Eloquence, que trône la Poésie et que la Musique enchante. Je l'avoue, ces arts ont parfois de beaux jours ; mais la Peinture y règne des siècles entiers !

Et quand ses sœurs en sont sorties, elle y demeure, toujours instructive, toujours consolante, souvent terrible pour le crime endurci, et alors toujours édifiante et ramenant à la vertu.

La Musique seule, a-t-on dit, possède le secret de consoler les âmes affligées. Vraiment, le Défenseur de cet art mérite un brevet d'invention pour avoir trouvé celui, de calmer toutes les douleurs avec des chansons.

Non, c'est à la Peinture qu'appartient ce noble privilège.

Une mère qui perd son enfant, ne va point demander à l'Orateur un sermon, au Poète un sonnet, au Musicien une marche. Elle appelle le Peintre, elle lui demande, au prix de l'or, de lui conserver les traits qui lui sont chers, avant qu'ils se flétrissent dans la corruption du tombeau, et quand elle voit revivre sur la toile, l'objet de sa tendresse, elle revient à la vie ; sa douleur s'adoucit avec les baisers dont elle le couvre ; il lui semble que sa douleur doit être moins amère, car elle n'a pas tout perdu.

Aussi, confiant sur l'art divin que je défends, et me reposant sur votre impartialité, je laisse là d'abord l'Eloquence, comme vaincue ; en me permettant toutefois, pour en finir avec elle, une retorsion analogue à celle dont s'est déjà servi, contre son défenseur, l'honorable avocat de la Poésie. En effet, le défenseur de l'Eloquence terminait son discours en disant que si nous remportions la victoire, nous ne la devrions qu'à notre Eloquence. Mais ne pourrais-je pas aussi lui reprocher d'avoir emprunté tout le prestige de mon art pour relever son sujet ; et spécialement, pour vous faire le portrait de l'Orateur, d'avoir adroitement dérobé mes tablettes et mon pinceau ? Oui, Messieurs, c'est ce qu'il vient de faire ; et s'il a réussi à vous faire une représentation belle et séduisante de son Orateur, c'est à mon art qu'il le doit ; je ne voudrais pas pour beaucoup, qu'on put en dire autant de moi, et surtout que je lui ai volé son Eloquence, car j'aurais peur du proverbe :

Corsaires contre Corsaires  
Ne font pas bien leurs affaires.

Pour ce qui est de la Poésie et de la Musique, je crois pouvoir dire que ce sont presque exclusivement des arts d'agrément, et que comme tels, ils sont aisément surpassés par la Peinture. Je me suis déjà assez étendu sur les charmes de cette dernière, pour qu'il ne soit pas nécessaire de vous les rappeler ici. Qu'il me suffise de vous dire que, toujours dans l'avenir, comme on l'a vu par le passé, le Peintre sera de tous les artistes celui qui sera placé au premier rang dans le temple de l'immortalité ; et une nouvelle preuve de l'excellence de son talent, c'est qu'on rencontre partout et dans tous les temps des Orateurs, des Musiciens et des Poètes, mais le Peintre, le véritable Peintre, c'est un présent dont le Ciel se montre avare et on ne le voit paraître que de loin en loin dans l'histoire des siècles.

Je vous ai déjà fait remarquer que chez les anciens la Peinture tenait lieu d'écriture. Son utilité dans ces temps, est donc incontestable, puisqu'elle était un moyen employé pour transmettre les idées courantes. Et voilà pourquoi l'on comparait la Peinture à une langue mystérieuse qui servait à exprimer les idées les plus profondes et les plus abstraites. Elle fut aussi, un moyen employé pour transmettre l'enseignement à

la société, lorsqu'elle fut devenue chrétienne. Et l'on ne pouvait, en effet, employer un langage plus recherché et qui se rapportât mieux à l'élévation et à la spiritualité des idées chrétiennes.—C'est alors que la Peinture si savamment et si poétiquement mise en œuvre par Raphaël et Michel-Ange, devint l'art actif par excellence.

Enfin la Peinture est devenue une langue usuelle, vulgaire, à ce point que l'on publie des journaux composés alternativement de texte imprimé et de gravures, comme si le tableau devait, encore de nos jours, nous tenir lieu d'écriture, et cela en présence même de l'écriture.

Enfin, et c'est une dernière observation, la peinture prise en général, a fourni aux nations un moyen d'écrire et souvent avec la plus scrupuleuse fidélité, leur histoire, leurs événements, leurs révolutions, leur vie publique et privée, avec leurs mœurs, leurs coutumes, en un mot, tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour étudier à fond un peuple ou un pays.

C'est à ces ouvrages d'art, monuments fidèles, qu'on doit la connaissance, la plus étendue et la plus constanciée de toutes ces choses, que même le discours écrit, beaucoup moins le discours figuré et plein de fictions de la Poésie, et encore beaucoup moins la Musique qui s'évanouit avec le son, n'auraient jamais su conserver.

Je termine donc, Messieurs, parfaitement convaincu que vous saurez adjuer au Peintre le haut rang qu'il mérite, et que la censure de mes honorables adversaires ne pourra pas plus contre lui, que le tems contre les chefs-d'œuvre qu'il sait produire.

Honneur donc, à cet art qui se recommande à vous par le sceau du génie qu'il porte!—Honneur à cet art qui vient à nous au nom de la Religion et de la Patrie! Et à vous, Mesdames et Messieurs, remerciements pour l'attention bienveillante que vous avez daigné apporter à nos faibles travaux!

## LETTRES A MA NIECE.

### DE L'EMPLOI DU TEMPS.

(Suite et fin.)

Tous les sages, tous les savants, tous les romanciers, tous les poètes ont parlé du temps ou l'ont chanté; Rivarol, entre autres, disait que le temps est le rivage de la vie, car tout passe devant lui, tandis qu'au contraire, nous croyons que c'est lui qui passe;—je pourrais donc m'étendre bien plus longuement sur ce sujet, mais comme j'aime à clore mes conseils par un exemple: je joins à ma lettre une petite nouvelle que j'ai prise dans un livre, qui vous prouvera qu'avec du travail, c'est-à-dire, un bon emploi du temps, on arrive à dompter même la nature.—Lisez donc ce gentil récit, mais recevez d'abord mes plus tendres souvenirs.

### L'AVEUGLE D'ARMAGH.

Il y avait en 1795, à Armagh, petite ville d'Irlande, un aveugle nommé William Kennedy, qui faisait l'admiration de tout le comté par son adresse prodigieuse. Il fabriquait toutes sortes d'instruments à cordes, des pendules, des meubles, des métiers pour manufactures, et surtout d'excellentes cornemuses qui étaient fort recherchées dans le pays. On s'émerveillait qu'un homme privé de lumière pût exécuter des ouvrages aussi compliqués; et, lorsqu'il travaillait dans sa petite boutique, il y avait toujours près de lui, quelque oisif qui le regardait faire.

Un jour l'un d'eux, témoignant son étonnement plus haut que les autres, demanda à William comment il avait pu arriver, à remplacer ainsi la vue qui lui manquait?

—Par le goût du travail et l'habitude d'employer mon temps, répondit l'aveugle en souriant: puis il ajouta en laissant échapper un soupir:—Mais cela ne s'est pas fait dans un jour, et c'est une triste histoire que celle de mes entreprises vaines!...

—Contez-la-nous! contez-la-nous, père Kennedy, s'écria l'auditoire dont la curiosité s'était exaltée.

—Je le veux bien, dit l'aveugle, après un moment de réflexion; aussi bien, elle pourra être utile à quelques-uns d'entre vous.

Le cercle se resserra autour de William.

—Je vais vous raconter toute ma vie, reprit celui-ci; mais avant il faut vous asseoir à mes côtés, car en vous tenant ainsi tous devant moi, vous m'ombragez l'ouïe, et vous m'empêchez d'entendre le grand air.

Tous les auditeurs se rangèrent, afin de laisser à William la libre possession de la brise et du soleil du soir; alors l'aveugle commença, de cette voix grave et douce qui lui était habituelle.

—Quand je suis né, en 1776, mes yeux étaient ouverts à la lumière comme les vôtres, et ce ne fut qu'à l'âge de cinq ans que je perdis la vue. J'étais encore bien jeune pour comprendre la grandeur de cette perte; cependant je la sentis par l'ennui qui s'empara subitement de moi. Jusqu'alors j'avais vécu avec d'autres êtres qui me ressemblaient; je me trouvais subitement seul et comme dans le vide. Cependant insensiblement le monde, qui était tout à coup devenu désert pour moi, se repeupla; jusqu'alors j'avais pris connaissance des choses par la vue, je m'accoutumais à en prendre connaissance par le toucher et par l'ouïe. A mesure que je grandissais, je sentais combien il était important pour moi de perfectionner ces moyens de voir; je m'accoutumais à juger la distance par le son, et à deviner la nature des objets par le tact; mais ces exercices étaient pour moi plutôt une nécessité qu'un amusement. Vous avez peut-être quelquefois passé une nuit sans sommeil. Vous savez combien alors le temps paraît long, et quel ennui on éprouve au milieu des ténèbres qui vous environnent. Eh bien! figurez-vous une nuit pareille, mais sans fin... Telle était ma vie; j'avais bien quelques jeux avec lesquels je pouvais me distraire un instant, mais cette distraction était sans but, et je m'en lassais vite. D'ailleurs, j'entendais toujours, autour de moi, tout le monde déplorer mon sort et plaindre mes parents de la charge que Dieu leur avait imposée; cette pitié m'irritait; je ne pouvais m'habituer à l'idée d'être

perpétuellement une cause d'affliction et de gêne, pour ceux qui m'avaient donné la vie ; puis ne rien faire est si triste pour celui qui aime à s'occuper !...

Faire du mal à ceux qu'on aime, même involontairement, est la plus grande douleur que l'on puisse éprouver. *Mais était-il bien vrai que je ne pusse être utile à rien ?* N'était-ce point de l'ingratitude et de la lâcheté, que d'accepter cette position d'impuissance qui devait faire souffrir mes parents ? Toutes ces idées me préoccupaient, car on pense beaucoup quand on ne voit pas ; je résolus de faire tous mes efforts pour tirer des facultés qui me restaient tout le parti possible, et pour les utiliser autant que je pourrais. En conséquence, je me mis à étudier les jouets que l'on m'avait donnés ; je les démontai pièce à pièce, et bientôt je les connus assez parfaitement pour en fabriquer de semblables. Ce fut là une première industrie, mais je ne voulus pas m'arrêter en si beau chemin. Je venais d'acquiescer la certitude que la volonté réchauffée par le sentiment du devoir pouvait tout accomplir ; je voulus adopter une profession qui pût me rendre indépendant, et j'étudiai la Musique. Mes parents, qui virent mes efforts et mes progrès, m'envoyèrent à Armagh, où j'appris le violon. Cependant je ne m'en tins pas à cette étude ; je savais que dans le monde, on a souvent besoin de recourir à plusieurs moyens d'existence, et je devais prendre mes précautions plus qu'un autre. Je profitai donc du hasard qui m'avait fait loger chez un tapissier, pour apprendre, pendant mes moments de loisir, à faire des meubles de diverses espèces. De retour dans mon village, j'ajoutai cette industrie à celle de ménager, et je gagnai en peu de temps plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour vivre. Mais mon père et ma mère avaient fait des pertes et étaient devenus vieux ; bientôt ils ne purent se suffire, et ils eurent recours à moi. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie ; moi, pauvre enfant aveugle, qui devais être toujours un fardeau pour ma famille, j'étais parvenu à force de courage à lui donner un appui ! Je sus alors ce qu'un grand devoir accompli donne de force et de bonheur. Chaque soir, je prenais sous le bras mon vieux père et ma vieille mère, et nous allions nous promener ensemble le long des prairies ; ils me conduisaient, et je les soutenais ; les passants s'arrêtaient pour nous voir ; on se rangeait devant nous, et on saluait mes deux compagnons un peu à cause de moi... Jugez quelle joie pour moi de faire honorer ainsi mes vieux parents ! Cependant je ne ralentissais ni mes efforts ni mes essais ; j'avais continué à m'occuper de Musique, j'achetai quelques cornemuses irlandaises hors de service, dans la vue de les accorder et de les perfectionner. Après beaucoup de peines, je parvins à en découvrir le mécanisme, et au bout de neuf mois, j'en avais confectionné une de mon invention qui réussit parfaitement.

Il y avait, dans le village que j'habitais, un horloger qui aimait beaucoup la Musique, et qui avait toujours désiré l'apprendre. Il me proposa de lui donner des leçons de cornemuse ; j'y consentis, à condition, que nous serions échange de nos connaissances et qu'il m'apprendrait son état. Je me trouvai ainsi capable de soutenir ma famille, par plusieurs industries que j'exerçais tour à tour, et selon que j'y trouvais plus d'avantages. Ce fut vers cette époque que je perdis mon père, puis ma mère, qui le suivit de près. Ne voulant plus habiter mon village, qui me rappelait cette perte si douloureuse, je vins à Armagh, où je

me suis marié, et où je vis depuis plusieurs années heureux et à l'abri du besoin. La seule chose que je demande à Dieu maintenant, c'est la santé ; car pour la fortune, il m'en a donné une épuisable, en m'accordant la persévérance et l'amour du travail. Souvent, quand je suis à mon atelier, et que j'entends les chansons de mendiants qui pourraient gagner leur vie, ou d'ivrognes qui la perdent en débauche, je me dis tout bas à moi-même : *Les aveugles dans ce monde ne sont point ceux qui ne voient point le soleil, mais ceux qui ne voient point le devoir...*

Comment trouvez-vous ma petite nouvelle, mon enfant ? N'est-ce pas que cet aveugle était un sage ; il a remplacé la vue, par l'usage qu'il a su faire de son temps, ce don si précieux, que chacun tremble d'effroi, au plus petit bobo qui peut nous menacer de le perdre, ne fût-ce qu'un moment seulement ?... Imité-le donc, et occupez-vous toujours, si vous voulez que la vie vous soit douce et facile.

MME. LA COMTESSE DE BASSANVILLE.

#### Le Moine et le Parvenu.

Écoutez-moi sans discourir.  
Un parvenu disait : *Enfin j'ai de quoi vivre.*  
Un moine lui répond : *As-tu de quoi mourir ?*  
Ce petit moi vaut tout un livre.

#### L'Enfant et le petit Flacon.

Un enfant, d'une main avide,  
S'empara d'un petit flacon.  
Il le porte à son nez : " Oh ! maman, qu'il sent bon !  
S'écrie-t-il : et pourtant il est vide.  
D'où vient cela ? — De la douce liqueur  
Dont on l'emplit d'abord il conserve l'odeur.  
Mon enfant, sois bien sage :  
Quand l'innocence embellit le jeune âge,  
On se ressent toujours de ce parfum du cœur."

☞ Nous publierons dans notre prochain numéro la fin de la MAMAN DE HUIT ANS.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

#### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in-8o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST-VINCENT.